

IQRA

LE MAGAZINE HEBDOMADAIRE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Le printemps DU MONDE ET DES CŒURS

108

23 au 29 avril 2026



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS



Le Billet du Recteur

LE PRINTEMPS DES TRIBUS,
OU LA TENTATION DU MUR



LA BOTANIQUE,
CETTE LANGUE SECRÈTE
DU CORAN



« CHEVAUX DU VENT » :
UNE EXPOSITION
D'EXCEPTION

IQRA

108





Sommaire

p. 9

Le billet du Recteur

**LE PRINTEMPS DES TRIBUS,
OU LA TENTATION DU MUR**
PAR LE RECTEUR CHEMS-EDDINE HAFIZ

p. 15

Focus sur une actualité

**MALI : LES ATTAQUES COORDONNÉES
DU 25 AVRIL RÉVÈLENT UNE CRISE SÉCURITAIRE
D'AMPLEUR NATIONALE**
PAR NOA ORY

p. 17

Laïcité

PRINCIPES, RÉALITÉS ET VIVRE-ENSEMBLE
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 19

Contribution

**QUAND LA TERRE REFLEURIT.
CE QUE LE PRINTEMPS DIT À L'ÂME**
PAR AMINE BENROCHD

p. 21

Contribution

LE PRINTEMPS D'UNE RÉPUBLIQUE SOUS TENSION
PAR RACHID AZIZI

p. 23

Actualités de la Mosquée de Paris

DU 23 AU 29 AVRIL 2026

p. 25

**« CHEVAUX DU VENT » : UNE EXPOSITION
D'EXCEPTION POUR LE CENTENAIRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PAR NASSERA BENAMRA

p. 33

Paroles du Minbar

**LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI
DANS L'ATTENTE DU PARFAIT,
NE PAS RENONCER AU POSSIBLE**
PAR CHEIKH ABDELKADER BELABDLI

p. 37

Récits célestes

**LORSQUE LE PRINTEMPS PARLE :
LA TERRE REVIT... ET LE SENS RENAÎT**
PAR CHEIKH ABDELKADER BELABDLI

p. 39

Le Saviez-vous ?

**CURIOSITÉS DU PRINTEMPS
ET SECRETS DU TEMPS**
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 40

Regard fraternel

**LE PRINTEMPS DU MONDE
COMMENCE-T-IL DANS NOS CŒURS ?**
PAR NASSERA BENAMRA

p. 42

**LA BOTANIQUE
CETTE LANGUE SECRÈTE DU CORAN**
PAR HANANE SAÏDI

p. 44

Le Coran m'a appris

**LES SIGNES D'ALLAH ENTRE CIEL,
TERRE ET SAISONS**
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 37

Découvrons-là

**LES JEUNES DE LA CAVERNE,
OU L'ÉPREUVE DU TEMPS**
PAR CHEIKH ABDELALI MAMOUN





p. 48

Résonances abrahamiques

LA NATURE DANS LA BIBLE
PAR RAPHAËL GEORGY

p. 51

Sabil al-Iman

RENAÎTRE INTÉRIEUREMENT
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 54

Invocation

**“TOI QUI FAIS REVIVRE LA TERRE
APRÈS SA MORT”**

p. 55

Le Hadith de la semaine

**LE PRINTEMPS DES CŒURS
SOUS LA PLUIE PROPHÉTIQUE**
PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 58

Mizan El-Qadhaya

LA TERRE, ENTRE PROPRIÉTÉ ET VICE-GÉRANCE
PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 60

Hadiths apocryphes

**ŒUVRE POUR TA VIE D'ICI BAS, COMME SI
TU DEVAIS VIVRE ÉTERNELLEMENT, ET ŒUVRE
POUR TON AU-DELÀ COMME SI TU DEVAIS
MOURIR DEMAIN**
PAR CHEIKH RACHID BENCHIKH

p. 62

Notre mosquée

**À LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS : PRINTEMPS
2026 AUX COULEURS DE LA CÉLÉBRATION**
PAR NASSERA BENAMRA

p. 64

À la découverte des mosquées du monde

**LA GRANDE MOSQUÉE HABIB BOURGUIBA
À MONASTIR : UN ÉDIFICE DE MÉMOIRE, ENTRE
ARCHITECTURE D'ÉTAT ET RECUEILLEMENT**
PAR NOA ORY

p. 71

Les Mots voyageurs

HONGRIE, HONGROIS
PAR NOA ORY

p. 74

Plumes en éveil : un livre coup de coeur

LES CHEVAUX DE MARINE OUSSEDIK
JEAN-NOËL JEANNENEY

p. 75

Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON

p. 76

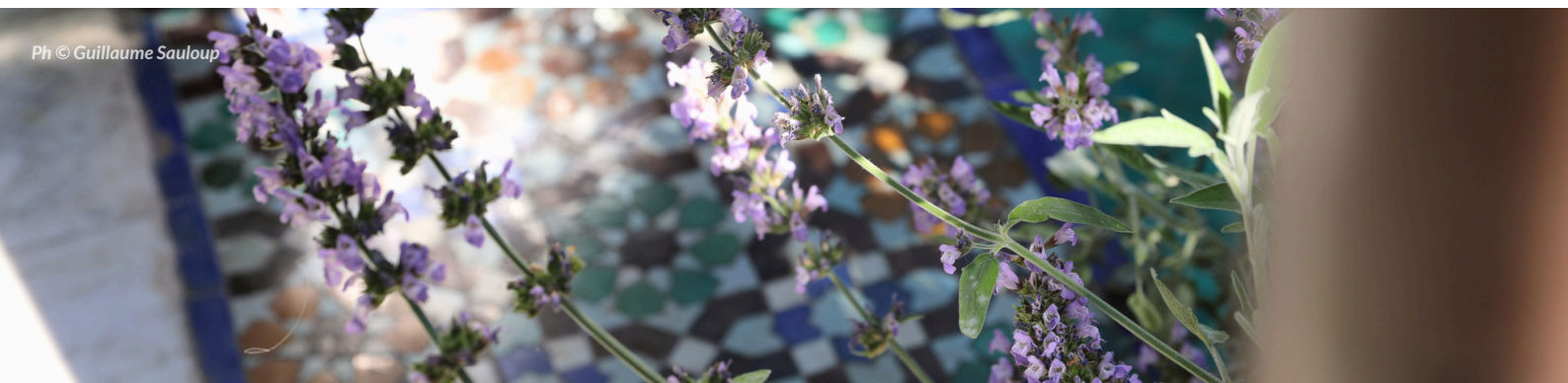
Le citation de la semaine

“L'OCÉAN DÉCLARE SON IMMENSITÉ”
FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND

p. 77

Événements à venir

À LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS







Le billet du Recteur

n° 106

LE PRINTEMPS DES TRIBUS, OU LA TENTATION DU MUR

Le printemps est revenu. Il revient toujours, avec cette insolence douce qui ne demande permission à personne, ni aux préfets, ni aux théologiens, ni aux éditorialistes. Il revient et avec lui l'appel ancien, viscéral, presque animal, de sortir, d'étendre une nappe sur l'herbe encore humide, de déballer des tupperware trop pleins, d'entendre des enfants courir sans but précis dans la lumière oblique d'un après-midi d'avril. Il y a dans le pique-nique quelque chose qui échappe au politique, une grâce simple, un accord tacite avec le monde tel qu'il est, beau et comestible. Les familles se retrouvent. Les cousins qu'on ne voit plus assez, les voisins qu'on croise à peine, les amis qui habitent désormais de l'autre côté du périphérique. On mange ensemble. On rit. Les enfants se sauvent avec les sandwiches des autres. Le monde, un moment, semble réparable. Mais le printemps 2026, en France, a aussi charrié autre chose.

Il a charrié des rassemblements d'une nature différente, non pas seulement celle de la joie partagée, mais parfois celle du tri, de la frontière, du signe adressé aux autres. Quelques jours à peine avant Pâques, au Parc des Expositions du Bourget, la Rencontre Annuelle des Musulmans de France tentait de tenir sa 40e édition, interdite par un arrêté préfectoral du 1er avril, puis rétablie in extremis par le tribunal administratif le jour même de son ouverture. À Caen, le 18 avril, quatre mille convives se retrouvaient autour d'un cochon à la broche sous les auspices du "Canon français", tandis qu'en face, quelques dizaines de contre-manifestants tentaient de tourner le banquet en dérision par un contre-pique-nique.

Dans un autre esprit, on pourrait ajouter : les cérémonies pascales en grande pompe de certaines fraternités traditionalistes, les iftar géants organisés dans des gymnases de Seine-Saint-Denis sous l'œil suspicieux des caméras, les rassemblements de la Saint-Patrick dans les bars irlandais de Paris, les fêtes bretonnes avec leurs binious et leurs drapeaux Gwenn-ha-du, les festivals juifs de Hanouka dans les rues du Marais, les carnivals antillais, les pèlerinages gitans aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Ces événements ne se valent pas moralement ni politiquement. Ils ne disent pas la même chose, ne portent pas les mêmes intentions, ne produisent pas les mêmes effets. Mais ils révèlent, chacun à sa manière, combien notre époque semble obsédée par les frontières symboliques : celles que l'on trace autour de soi, celles que l'on soupçonne chez les autres, celles que l'on voudrait franchir et celles que l'on voudrait fortifier.

En tant que personne publique, je suis régulièrement sommé de me positionner sur ces événements. D'applaudir les uns, de condamner les autres. De peser les drapeaux, de juger les chants, de décider si tel rassemblement est une fierté culturelle légitime ou une enclave inquiétante. Ce n'est pas l'objet de cette tribune. Je refuse ce rôle de douanier des identités, non par lâcheté, mais parce que cette assignation manque précisément ce qui mérite d'être pensé.

La vraie question n'est pas : qui a le droit de se rassembler ?

La vraie question est : pourquoi ce besoin croissant, presque frénétique, de se retrouver entre soi, non seulement pour célébrer, mais pour se distinguer ? Pourquoi ce glissement, parfois imperceptible, du festival au fortin ?

Mohamed Arkoun, ce fils d'épicier algérien devenu l'un des plus grands islamologues du XXe siècle, avait forgé le concept de l'impensé : ce que les sociétés refusent de pen-

”
**Notre époque
semble obsédée
par les frontières
symboliques.**

penser parce que le penser serait trop douloureux, trop déstabilisant pour les certitudes sur lesquelles elles reposent. L'impensé de la France contemporaine, me semble-t-il, c'est que la République n'a jamais vraiment réglé la question de l'appartenance plurielle. Elle a proposé un universel magnifique, "liberté, égalité, fraternité", mais cet universel a souvent fonctionné

comme une injonction à l'invisibilité : sois français, c'est-à-dire, cesse d'être autre chose.



**Les communautés
n'ont pas disparu.
Elles se sont
repliées.**

Face à cette injonction, les communautés n'ont pas disparu. Elles se sont repliées. Et ce repli peut se lire non comme un choix idéologique premier, mais comme une réponse, une réponse à une humiliation, à une non-reconnaissance, à ce que le philosophe

canadien Charles Taylor appelait, dans un registre différent, le déni de reconnaissance. Quand une société refuse de voir qui tu es, tu commences à le crier, d'abord entre toi, puis de plus en plus fort.

Ibn Khaldoun, au XIV^e siècle, avait théorisé la *'aṣabiyya*, ce lien de solidarité tribale, ce sentiment d'appartenance qui soude le groupe et lui donne sa force. Il n'y voyait pas quelque chose d'intrinsèquement mauvais : la *'aṣabiyya* est le ciment du vivre-ensemble à petite échelle, la texture même du tissu social. Mais il avait aussi observé, avec une lucidité qui n'a pas vieilli, que lorsque la *'aṣabiyya* se durcit, lorsqu'elle se ferme au reste du monde et cherche à s'imposer par la force ou le mépris, elle cesse d'être un lien pour devenir un mur.

C'est cette bascule que nous risquons aujourd'hui : non pas le rassemblement comme célébration, mais le rassemblement comme démonstration de force, comme signal envoyé aux autres : nous existons, nous tenons le terrain, passez votre chemin.

Dans une lecture contemporaine de Tocqueville, on pourrait dire que les sociétés égalitaires portent en elles un paradoxe cruel : plus les individus sont formellement égaux, plus les inégalités réelles deviennent insupportables, et plus chacun cherche auprès de ses semblables une protection contre cette égalité blessée. L'égalité proclamée, quand elle n'est pas vécue, n'engendre pas mécaniquement la fraternité. Elle peut aussi nourrir le besoin de trouver dans le groupe ce que la société globale ne donne plus : de la dignité, de la lisibilité, une place.

Paul Ricœur distinguait deux formes d'identité : l'idem, ce qui reste identique à soi-même, le même, le fixe, le pur, et l'ipse, ce qui se construit dans la relation à l'autre, dans le récit partagé, dans la promesse tenue malgré le temps qui passe. La tentation contemporaine, celle qui traverse une partie de ces rassemblements du printemps

2026, est précisément la tentation de l'idem : l'identité comme forteresse, le groupe comme miroir, l'autre comme menace ontologique.

En tant que responsable musulman, je ne peux éluder ce que l'islam a dit à ce sujet.

Le Coran n'a jamais présenté la diversité humaine comme un problème à résoudre. Il en a fait un signe (*āya*) de la puissance divine : "Et parmi Ses signes, la création des cieux et de la terre, et la diversité de vos langues et de vos couleurs" (30:22).

Plus encore, dans la sourate Al-Hujurât : "Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des peuples et des tribus, afin que vous vous entre-connaissiez" (49:13). Li-ta'ārafū : pour que vous vous connaissiez mutuellement, pour que la différence soit l'occasion de la rencontre, non de la confrontation.

Cette injonction coranique à la connaissance mutuelle est exactement l'inverse de ce que nous voyons trop souvent se déployer. On ne se rassemble plus toujours pour s'ouvrir au monde. On se rassemble parfois pour lui tourner le dos.

**On ne se rassemble
plus pour s'ouvrir
au monde.**



Farid Esack, le théologien sud-africain qui a accompagné la lutte contre l'apartheid avec les outils de la jurisprudence islamique, rappelait que le Prophète de l'islam n'a pas bâti la communauté de Médine sur la clôture, mais sur la *Ṣaḥīfa*, ce pacte constitutif qui liait musulmans, juifs et polythéistes dans un projet commun de cité. La umma n'était pas, à l'origine, une tribu parmi d'autres : elle était une proposition politique d'universalité depuis la particularité.

C'est cette distinction que nous avons perdue, toutes communautés confondues. La différence entre être quelque chose et être contre quelque chose d'autre.

Je ne dirai pas que tous ces rassemblements du printemps sont identiques. Ils ne le sont pas. Il y a une différence de nature entre un festival breton qui célèbre une langue et des danses, et un banquet où l'on chante à la gloire de telle figure politique en excluant symboliquement ceux qui ne ressemblent pas. Il y a une différence entre un congrès religieux ouvert au dialogue et un iftar collectif ouvert à tous les habitants quelles qu'en soient les croyances. Il y a une différence entre une communauté qui se rend visible parce qu'elle a longtemps été tenue dans l'ombre, et un groupe qui se rend visible pour rappeler aux autres qu'ils ne sont pas chez eux. Je n'efface pas ces différences.

Mais je pose la question qui me semble plus profonde, celle à laquelle ni les arrêtés pré-

factoraux ni les contre-pique-niques ne répondent : qu'est-ce qui a rendu si douloureuse l'idée de partager le printemps avec ceux qui ne nous ressemblent pas ?

Il ne s'agit pas de confondre un congrès religieux, une fête régionale, un banquet militant ou une célébration populaire. Il s'agit de comprendre pourquoi, dans le même printemps, chacun semble sommé de transformer son appartenance en frontière ; pourquoi ce qui pourrait être hospitalité devient si vite soupçon ; pourquoi ce qui pourrait être transmission devient démonstration ; pourquoi ce qui pourrait être table ouverte devient mur dressé.

La réponse, je crois, n'est ni dans les mosquées ni dans les mairies normandes. Elle est dans le sentiment, largement partagé de toutes parts, d'une société qui ne tient plus ses promesses : ni la promesse républicaine de l'égalité, ni la promesse religieuse de la fraternité universelle, ni même la promesse simple, presque enfantine, que nous faisons à nos enfants quand nous étendons une nappe sur l'herbe de printemps : que le monde est bon, et qu'il y a de la place pour tout le monde.

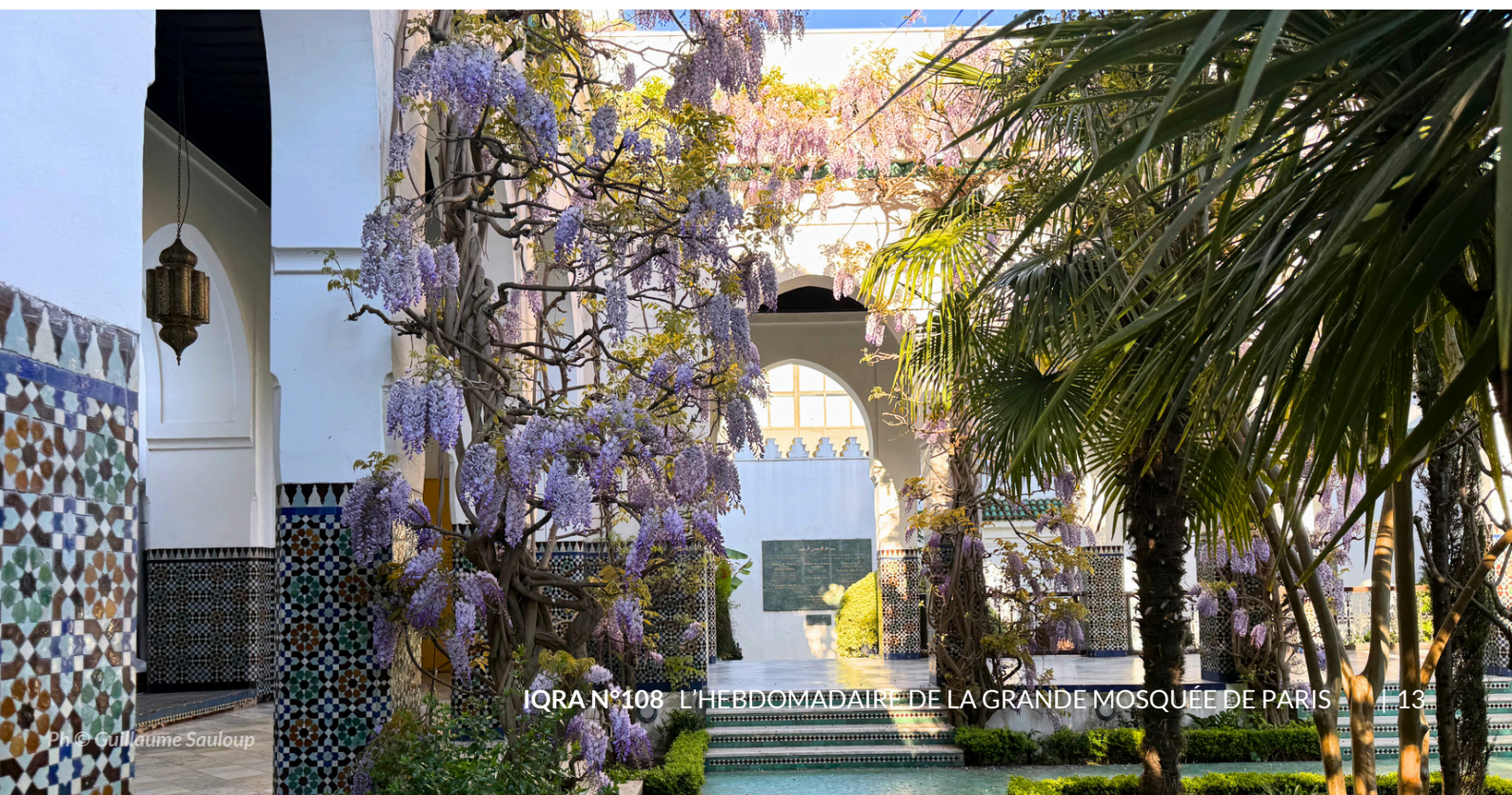
C'est cette promesse qu'il faut refaire. Pas par décret, pas par tribune, pas même par théologie.

Par la pratique têtue, quotidienne, ingrate et nécessaire, de la rencontre.

À Paris, le 29 avril 2026

CHEMS-EDDINE HAFIZ

Recteur de la Grande Mosquée de Paris





Focus

sur une actualité

MALI : LES ATTAQUES COORDONNÉES DU 25 AVRIL RÉVÈLENT UNE CRISE SÉCURITAIRE D'AMPLEUR NATIONALE

PAR NOA ORY

Bamako, Kati, Kidal, Mopti, Gao et Sévaré ont été visées par des attaques quasi simultanées le 25 avril 2026. Cette séquence marque une nouvelle étape dans la dégradation sécuritaire du Mali et interroge la capacité des autorités de transition à contrôler durablement le territoire.

Selon ONU Info, plusieurs localités ont été touchées au même moment, dont la capitale Bamako. Les assauts ont visé des sites sensibles, notamment l'aéroport international et la résidence du ministre de la Défense, le général Sadio Camara. L'extension géographique des attaques, ainsi que leur synchronisation, signalent un niveau de coordination rarement observé ces dernières années.

L'épisode revêt une portée politique particulière. Depuis leur arrivée au pouvoir, les autorités militaires ont fondé une part importante de leur légitimité sur la promesse de restaurer la souveraineté et la sécurité. La capacité de groupes armés à frapper simultanément plusieurs centres urbains, y compris Bamako et Kati, à proximité du cœur du pouvoir, met à l'épreuve cette affirmation.

Les attaques ont été attribuées au Groupe de soutien à l'islam et aux musulmans (JNIM), affilié à Al-Qaïda. D'après ONU Info et Al Jazeera, certaines opérations auraient été conduites en coordination avec des groupes Touaregs regroupés au sein du Front de libération de l'Azawad.

Cette convergence constitue un élément central de la séquence. Elle ne traduit pas une fusion

des objectifs. Le JNIM s'inscrit dans une logique jihadiste régionale, tandis que les groupes touaregs portent une revendication politique territorialisée autour de l'Azawad. Leur rapprochement apparaît davantage comme une coordination tactique, fondée sur un adversaire commun, que comme un projet structuré à long terme.

La situation à Kidal illustre ces recompositions. La ville, historiquement associée aux rébellions du nord, conserve une forte valeur stratégique et symbolique. Des sources citées par Al Jazeera évoquent une prise de contrôle revendiquée par le JNIM avec l'appui de groupes locaux. Ces affirmations restent difficiles à vérifier de manière indépendante, dans un contexte marqué par la circulation d'informations concurrentes et les logiques de communication des différents acteurs.

Les événements du 25 avril interviennent dans un cadre déjà fragilisé. Depuis plusieurs années, la crise malienne s'inscrit dans une dynamique régionale plus large, caractérisée par la progression de groupes armés, la reconstitution des alliances et l'affaiblissement des dispositifs de coopération sécuritaire.

La reconfiguration des partenariats internationaux fait partie de ce contexte. Le retrait des forces françaises et européennes, amorcé depuis plusieurs années, a été suivi d'un rapprochement entre les autorités maliennes et la Russie. Cette évolution n'a pas empêché la persistance, voire l'adaptation, des groupes armés, qui conservent des capacités de projection sur des zones étendues.

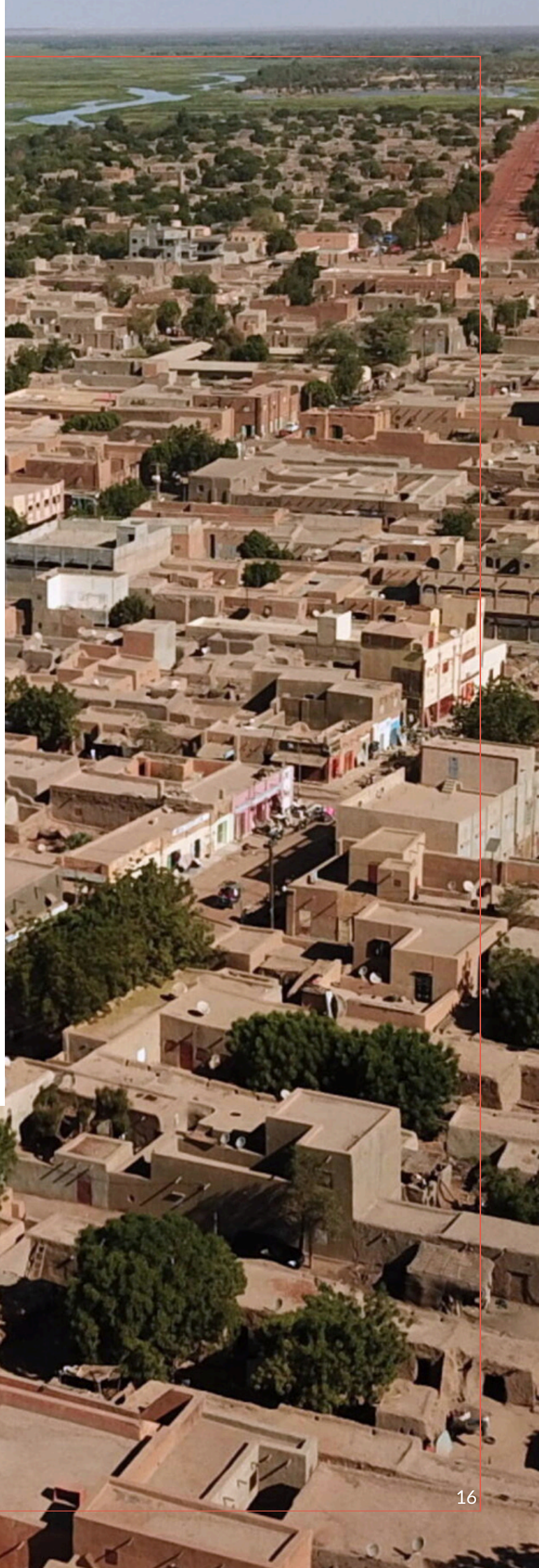
Le ciblage de Bamako et de Kati marque, de ce point de vue, un élargissement du théâtre d'opérations. Il suggère que la pression sécuritaire ne se limite plus aux régions périphériques, mais peut atteindre des espaces directement liés aux centres de décision.

Selon ONU Info, un couvre-feu de 72 heures a été instauré dans la région de Bamako et les liaisons aériennes temporairement suspendues. Ces mesures traduisent le niveau d'alerte des autorités et la crainte d'une répétition ou d'une extension des attaques.

A ce stade, la séquence ne permet pas de conclure à une rupture définitive de l'équilibre des forces. L'État malien conserve des capacités militaires et des soutiens extérieurs. Toutefois, les attaques coordonnées du 25 avril indiquent que les groupes armés restent en mesure de mener des opérations complexes, sur plusieurs fronts et dans des zones éloignées les unes des autres.

Trois éléments restent à observer dans les semaines à venir : la capacité des autorités à sécuriser les centres urbains, l'évolution des relations entre groupes jihadistes et acteurs armés locaux, et l'impact réel des nouveaux partenariats sécuritaires sur le terrain.

Dans l'immédiat, ces attaques apparaissent moins comme un épisode isolé que comme le signe d'une conflictualité qui se transforme, en gagnant en mobilité, en coordination et en imprévisibilité.



Par Cheikh Khaled Larbi

*Quand la loi sert chacun sans choisir les visages,
La nation grandit malgré ses vieux orages.
Mais si la justice tremble ou mesure en secret,
La confiance s'abîme et le lien se défait.
Entre liberté, respect et fraternité,
Cherchons le sens vivant de la laïcité.*

FRANCHEMENT, QU'EST-CE QUE LA LAÏCITÉ ?

La laïcité en France n'est ni une religion nouvelle, ni une hostilité envers les religions.

Elle constitue un principe d'organisation de l'État garantissant : la neutralité des pouvoirs publics, la liberté de conscience, la liberté de croire ou de ne pas croire, l'égalité des citoyens devant la loi.

Elle vise à permettre la coexistence pacifique de convictions diverses dans un cadre commun.

Le mot laïc vient du grec *laos*, signifiant le peuple. Autrement dit, la laïcité fut pensée pour organiser la vie commune de tous.

Prenons quelques repères historiques.

La France a connu de longs conflits entre pouvoir politique et pouvoir religieux.

La loi majeure reste celle du 9 décembre 1905, portant séparation des Églises et de l'État.

Elle affirme notamment : la liberté de conscience, le libre exercice des cultes, la neutralité de l'État.

La loi de 1905 ne demande pas d'effacer les croyants de la société ; elle encadre l'État, non les consciences. Une République mûre ne gouverne pas les âmes ; Elle protège les droits et apaise les flammes.

Une société apaisée ne suppose pas que tout le monde pense pareil.

Elle suppose que chacun accepte : le désaccord sans haine, la diversité sans peur, le débat sans humiliation, la loi commune sans favoritisme. La différence n'est pas un danger lorsqu'elle est accompagnée de justice. Les sociétés les plus fragiles ne sont pas celles qui diffèrent, mais celles qui ne savent plus se parler.

LA JUSTICE : CŒUR BATTANT DE LA LAÏCITÉ

Sans justice équitable, la laïcité devient slogan. Avec justice sincère, elle devient protection.



La même loi doit s'appliquer au riche comme au pauvre, au majoritaire comme au minoritaire, au croyant comme à l'athée, au proche comme à l'étranger.

L'injustice répétée use davantage une nation que la pauvreté passagère. Là où la balance penche selon les noms, la paix recule à pas lents mais profonds.

Ô TOI MÉMOIRE DE ABOUBAKAR CISSÉ !

Il y a un an, la barbarie frappait avec cruauté : Aboubakar Cissé fut sauvagement assassiné.

Un homme arraché à la vie, une famille frappée, une conscience collective interpellée.

Le respect dû aux victimes impose la vérité, la justice, la mémoire et le refus de l'oubli.

Le sang innocent ne porte ni religion ni origine ; il appelle seulement justice.

Une République digne ne hiérarchise pas les morts.

DEUX POIDS, DEUX MESURES ?

Lorsqu'une tragédie provoque silence, lenteur ou émotion moindre selon l'identité de la victime, beaucoup perçoivent une fracture morale. Le danger n'est pas seulement politique. Il est intérieur : la confiance se fissure.

Le saviez-vous ? On peut survivre à une crise ; on survit difficilement à l'impression durable d'être moins protégé.

Cela concerne toutes les formes de haine : racisme antimusulman, antisémitisme, haine anti-chrétienne, xénophobie, rejet de l'autre sous toutes ses formes.

La cohérence exige une même fermeté.

Dans une société juste, on protège les mosquées, les synagogues, les églises. On protège aussi le droit de ne pratiquer aucun culte.

La liberté de conscience vaut pour tous ou se vide de sens.

Ce n'est pas la présence des convictions qui menace la paix, mais leur instrumentalisation haineuse.

La laïcité ne vit pas seulement dans les textes. Elle vit dans les comportements : écouter avant de juger, débattre sans mépriser, servir sans discriminer, corriger sans humilier.

Un voisin respectueux construit parfois plus de paix qu'un grand discours.

ET VOILÀ LE PRINTEMPS CIVIQUE

Comme la terre renaît après l'hiver, une société peut renaître après les tensions si elle cultive l'équité, la vérité, la mémoire, la fraternité concrète. Le vivre-ensemble ne pousse pas seul. Il se travaille. ■



Quand la terre refleurit. Ce que le printemps dit à l'âme

PAR AMINE BENROCHD

Le printemps ne revient pas en silence. Il parle — encore faut-il savoir l'entendre. Dans un monde saturé d'images mais appauvri en signes, la tradition islamique propose une manière d'habiter la nature qui ne relève ni de la contemplation esthétique ni de l'exploitation utilitaire, mais de la lecture.

Lire le monde comme un texte

Il existe, dans l'islam, une pédagogie du regard que nous n'avons pas fini d'explorer. La nature n'y est pas un décor. Elle est un langage.

Le Coran n'invite pas à regarder passivement, mais à penser : *tafakkurun* — réfléchissez, *yatadabbarun* — méditez. Chaque élément du monde est une *aya*, un signe — le même mot que pour les versets révélés. Entre la fleur qui s'ouvre au matin et le verset récité à l'aube, il n'y a pas de rupture de registre : il y a continuité d'adresse.

Ce déplacement est discret, mais décisif. Là où une certaine tradition moderne a souvent cherché dans la nature un miroir de l'intériorité humaine, héritée notamment du romantisme et de ses prolongements contemporains, l'islam y reconnaît d'abord une altérité.

Non pas ce que je ressens, mais ce qui m'est adressé. Non pas une projection, mais une rencontre.

« Et c'est Dieu qui envoie les vents qui soulèvent un nuage que Nous poussons ensuite vers une contrée morte; puis, Nous redonnons la vie à la terre après sa mort. C'est ainsi que se fera la Résurrection. »

Coran, 35:9

Le printemps n'y est pas une image poétique. Il est une preuve à ciel ouvert.

Lire le monde ainsi, c'est changer de position : on ne se tient plus devant la nature comme



Ph © Guillaume Sauloup

propriétaire, ni même comme gestionnaire, mais comme témoin. Et un témoin ne traite jamais ce qu'il voit comme un simple décor.

Le jardin comme contre-espace

Au cœur de Paris, à quelques pas du tumulte du 5^e arrondissement, la Grande Mosquée abrite plusieurs jardins que beaucoup ne voient jamais. Et cette invisibilité elle-même dit quelque chose de notre époque : nous passons à côté de ce qui ne se signale pas, parce que nous ne cherchons plus.

Pourtant, le Jardin d'Éden, celui de l'Agrément et celui du Firdaws constituent trois espaces où le végétal n'orne pas : il fait signe.

Cyprès dressés vers le ciel, palmiers rappelant les cinq piliers, essences venues du Maghreb : ici, tout est discret, mais rien n'est neutre. Le lieu ne propose pas seulement un refuge, il forme le regard. Encore faut-il consentir à être formé — ce que peu de lieux urbains exigent encore.

Le recteur Chems-eddine Hafiz parlait, pour le centenaire, d'un espace « où l'architecture elle-même invite au recueillement, à l'élévation et à la paix intérieure ». On pourrait ajouter : un lieu où le temps ralentit assez pour que les choses redeviennent lisibles.

Car ce qui manque le plus aux vies urbaines n'est peut-être pas la nature elle-même, mais la possibilité de s'y accorder. Trop de surfaces, trop de vitesse, trop de bruit : le monde devient visible sans être intelligible. Le vivant se réduit à un fond.

Dans ce contexte, un jardin n'est pas un luxe. C'est une résistance douce où la présence reprend le dessus sur la distraction.

Planter quand tout finit

Un hadith peu cité rapporte ces paroles du Prophète Mohammed ﷺ : « Si l'Heure dernière survient alors que l'un d'entre vous tient un plant dans sa main, qu'il le plante. »

Rien, dans cette phrase, ne relève de l'effet. Elle ne promet pas que l'arbre poussera. Elle ne console pas : elle oriente. Elle retire même toute garantie de résultat, pour ne laisser subsister que le sens et la justesse du geste.

Planter, même au bord de la fin, c'est refuser de réduire le temps à son terme. C'est agir selon ce qui doit être, non selon ce qui reste possible. C'est inscrire son geste dans une continuité que l'on ne verra pas.

Le printemps dit exactement cela, mais sans mots. La graine enfouie dans le froid ignore tout de sa propre germination. Et pourtant, elle travaille.

Dans la langue arabe, rabi' désigne à la fois le printemps et ce qui fait croître, ce qui nourrit. Une saison n'est pas seulement un moment : c'est une fonction du monde.

Aujourd'hui, pourtant, ce langage se trouble. Les cycles se dérèglent, les floraisons avancent

ou s'épuisent, les repères se déplacent. Ce n'est pas seulement une crise écologique : c'est une perte de lisibilité du monde. Comme si le monde continuait de parler, mais dans une langue que nous comprenons de moins en moins.

Quand les signes deviennent instables, l'attention devient une responsabilité.

Ce que la terre promet

Dans le Coran, le retour de la vie n'est jamais décoratif : il argumente. La terre morte qui reverdit n'émeut pas seulement, elle démontre.

Au cœur d'une ville tendue, fatiguée, parfois saturée d'elle-même, un jardin comme celui du Firdaws ne propose pas une échappée. Il rappelle, presque sans bruit, que la vie persiste.

Une fleur qui s'ouvre ne cherche pas à convaincre : elle insiste. Et cela suffit. Peut-être est-ce là, au fond, l'une des contributions les plus silencieuses : maintenir des lieux où le monde reste lisible. Où regarder n'est pas consommer, mais répondre.

Et le printemps revient, année après année — non pour embellir ce qui est déjà là, mais pour vérifier si quelque chose en nous voit encore.

Le monde parle. Encore faut-il apprendre à l'entendre.



Le printemps d'une République sous tension

PAR RACHID AZIZI

Le printemps arrive sans prévenir — et pourtant on l'attendait. Un matin, la lumière a une autre qualité. L'air porte quelque chose de nouveau. On lève les yeux sans savoir pourquoi. Et on est saisi quand même.

Ce retour-là, notre République en a besoin. Elle a traversé un hiver rude, fait de colères qui peinent à se dissiper et de débats qui ont creusé plus qu'ils n'ont relié. Pendant ce temps, le monde dehors s'est alourdi. Les guerres s'accumulent, les images de souffrance se succèdent, et avec elles s'installe une façon de parler qui désigne avant de comprendre, qui tranche avant d'écouter. Cette langue de la peur traverse les frontières sans passeport et s'invite dans nos propres conversations.

Et pourtant, le printemps est là. Il revient sur une terre durcie et il fleurit quand même, sans attendre que les conditions soient parfaites. Il imprime en nous cette certitude tranquille que quelque chose peut recommencer.

Nous aussi, nous portons des racines que le froid n'a pas atteintes. Notre République en a de solides — des valeurs qui ont traversé des épreuves autrement plus sévères. Elles attendent, sous le bruit et la fatigue, que l'on s'en souvienne.

Le printemps nous invite à nous retrouver, à nous saluer dans la rue, à nous écouter malgré nos désaccords, à continuer de croire que l'autre a quelque chose à nous dire et qu'il nous faut l'entendre. Ce n'est pas de l'optimisme facile. C'est une force tranquille, celle de gens qui ont décidé que le lien valait la peine d'être gardé.

Ce choix se fait dans la rue, dans une conversation qui va jusqu'au bout, dans un regard qui choisit la curiosité plutôt que la méfiance. C'est là que tout peut recommencer.



Rachid Azizi est chroniqueur, auteur, déontologue, engagé sur les questions de justice sociale et de citoyenneté.

On l'attendait, ce printemps. Il arrive à l'heure juste, comme toujours. Et il nous rappelle que renaître n'est pas un privilège de la nature. C'est une décision que l'on prend ensemble, chaque jour, en continuant à faire nation. ■



Actualités

de la Grande Mosquée de Paris

du 23 au 29 avril 2026

24
avril

Un dîner pour mettre en lumière nos médecins

À la Grande Mosquée de Paris, des médecins algériens et franco-algériens, réunis par l'association ADDRA et son président Yougourthen Ayad autour du recteur Chems-eddine Hafiz, sont venus partager bien plus qu'un dîner : des savoirs, des expériences, des projets et une vision commune de la médecine au service de l'humain. Une rencontre pour illustrer la force des liens qui unissent nos deux rives et construisent au quotidien l'avenir de la santé.

25
avril

Une conférence sur Abu Hamid al-Ghazali

Avec les éditions Albouraq, une conférence de Hassan Boutaleb consacrée, samedi, à l'une des grandes figures de la pensée musulmane au XIe siècle, Abu Hamid al-Ghazali, « revivificateur » des sciences religieuses, chercheur d'un équilibre entre raison et cœur, règles et sagesse, dont il connaît très bien l'œuvre pour l'avoir traduite.





Ph © Guillaume Sauloup

28
avril

La Grande Mosquée de Paris crée son Conseil national des imams

Le recteur Chems-eddine Hafiz a procédé, mardi matin, à l'installation du Conseil national des imams de la Grande Mosquée de Paris.

Ce conseil aura pour but d'accompagner les imams et les mourchidates de la GMP œuvrant dans toute la France, de renforcer leur formation continue, d'interagir avec les associations gestionnaires des mosquées qui nous sont affiliées.

Une nouvelle étape s'écrit après la fin des imams détachés d'Algérie dont nous bénéficions depuis les années 1980.



29
avril

Réunion de coordination entre les annexes de notre École nationale Ibn Badis

Une réunion de coordination s'est tenu mercredi entre responsables et enseignants des annexes de notre École nationale Ibn Badis.

Depuis plusieurs années, la Grande Mosquée de Paris est présente à Marseille, Lille, Rive-de-Gier et aux Mureaux pour former les imams, mourchidates et aumôniers de demain.

Notre défi prioritaire est d'accompagner une nouvelle génération capable de transmettre notre religion, en étant ancrée dans la société et porteuse de valeurs de connaissance, de responsabilité et de cohésion.



29
avril

« Chevaux du vent »

Une exposition d'exception pour le centenaire de la Grande Mosquée de Paris

Par Nassera Benamra

Depuis la veille, ce Mercredi du Savoir s'annonçait sous le signe de l'élégance, dans la salle Émir Abdelkader. Un rendez-vous culturel désormais familier, mais qui a pris cette fois une dimension particulière en s'inscrivant dans les festivités du centenaire de la Grande Mosquée de Paris. Pour ses cent ans, l'institution a choisi de mettre à l'honneur le cheval arabe à travers une exposition dédiée à cette race d'exception. Intitulée « Chevaux du vent », elle réunit les œuvres de Marine Oussedik, qui porte sur cet animal un regard à la fois sensible et passionné.

PAROLE DU RECTEUR

TOURNÉE VERS LA CULTURE, LA SPIRITUALITÉ ET LA TRANSMISSION

Présent lors de cette ouverture, le recteur de la Grande Mosquée de Paris, Chems-eddine Hafiz, a donné le coup d'envoi de l'exposition, qui se



poursuivra jusqu'au 29 mai. Durant tout le mois, la salle Émir Abdelkader accueillera également conférences et débats animés par des spécialistes.

Dans une prise de parole à la fois sobre et habitée, il a rappelé la vocation culturelle du lieu, soulignant que « *la Grande Mosquée de Paris est un lieu de vie et d'ouverture sur le monde de la culture* », avant d'insister sur ce qui relie l'art et le spirituel : « *ici, la pierre parle, les formes respirent, et chaque détail invite à une élévation intérieure* ».



Évoquant le rôle de la culture, il a également rappelé sa portée universelle : « *la culture rapproche les cœurs, éclaire les regards* », inscrivant ainsi cette exposition dans une volonté de dialogue et de transmission.

L'exposition *Chevaux du vent* de Marine Oussedik a été présentée comme une invitation à redécouvrir un lien ancien entre l'homme et l'animal. Saluant le travail de l'artiste, il a évoqué « *une connexion profonde avec son sujet* », ajoutant qu'elle « *nous invite à ralentir, à observer, à ressentir* ».

Dans le cadre symbolique du centenaire, il a enfin donné une dimension plus large à cet hommage, rappelant que le cheval arabe occupe « *une place singulière dans l'histoire et dans l'imaginaire du monde musulman* », et évo-



Ph © Guillaume Sauloup

quant « *la figure lumineuse d'Al-Bouraq* », symbole d'élévation et de dépassement.



Une **place singulière** dans l'histoire et dans l'imaginaire du **monde musulman**



Ph © Guillaume Sauloup

JEAN-NOËL JEANNENEY ET LES ORIGINES D'UNE VOCA- TION

La parole a ensuite été donnée à l'ancien ministre Jean-Noël Jeanneney, historien et figure reconnue du monde culturel. Ancien président de Radio France et de la Bibliothèque nationale

de France, il poursuit depuis de nombreuses années un engagement constant en faveur de la transmission de l'histoire et de la culture. Dans une intervention sensible, il a choisi d'éclairer le parcours de l'artiste en revenant sur ses origines et son histoire personnelle. « *Pour comprendre une sensibilité aussi singulière, il faut parfois regarder le berceau dans lequel elle s'est formée* », a-t-il souligné, évoquant notamment le



Ph © Guillaume Sauloup

père de l'artiste, « maître Oussedik », dont il a salué le courage et la force, ainsi que l'environnement familial qui a nourri son regard.

Il a également partagé un souvenir marquant, souvent cité par les biographes de l'artiste : enfant, elle entendait les chevaux de la Garde républicaine passer au pied de l'appartement familial. « C'est peut-être là que tout commence », a-t-il glissé, comme une évidence, pour expliquer ce lien profond avec le cheval.

Revenant sur son parcours, il a insisté sur une vocation précoce et un talent rapidement reconnu. Formée très jeune, elle s'est vite imposée

dans les galeries parisiennes avant de voir ses œuvres exposées plus largement, notamment



Le **cheval** a bien de la chance d'être **autant aimé**

ment dans des lieux prestigieux. « *Le cheval a bien de la chance d'être autant aimé* », a-t-il conclu avec simplicité, saluant une œuvre portée par la passion et la fidélité à un univers.

MARINE OUSSEDIK

DU PONEY DU JARDIN DU LUXEMBOURG À LA PASSION DU CHEVAL ARABE

Marine Oussedik a pris la parole avec simplicité et émotion pour remercier le recteur de son invitation, ainsi que les organisateurs de l'exposition : « *Je suis ravie d'être parmi vous ce*

soir. Je remercie monsieur le recteur de m'avoir invitée. Le cheval arabe occupe une place particulière dans mon cœur, pour moi, c'est un véritable bijou, à la fois fin, expressif, délicat et puissant. »

L'artiste a rappelé que l'exposition présentée à la Grande Mosquée de Paris est construite autour de deux ensembles, ses œuvres de jeunesse, réalisées en 1993 à la demande du Musée

vivant du cheval, et des créations plus récentes. Un dialogue entre les débuts et aujourd'hui, qui

permet de mesurer l'évolution de plus de trente années de travail et de passion.

« *Je ne suis pas une femme de mots, mais une femme d'images* », a-t-elle ajouté avec humilité, invitant le public à découvrir son discours directement sur les murs de la salle.

Enfin, elle a évoqué avec tendresse l'origine de cette vocation : les promenades au jardin du Luxembourg, enfant, où sa sœur l'emmenait faire des tours de poney autour du grand bassin. « *C'est de là que tout est parti* », a-t-elle confié, en souriant, comme pour relier ces premiers souvenirs au cheval arabe qu'elle célèbre aujourd'hui.



Ph © Guillaume Sauloup

FLORENCE BERTHOUT

SALUE UN LIEU DE CULTURE ET DE SPIRITUALITÉ

La maire du 5^e arrondissement a également pris la parole, évoquant la portée culturelle de l'exposition : « *C'est un témoignage, parce que vous avez beaucoup parlé de culture et d'élévation. Et si je suis là aujourd'hui, ce n'est pas uniquement en tant que maire, même si cela a son importance, mais aussi parce que la Grande Mosquée occupe une place tout à fait particulière dans le 5^e arrondissement.* »

Elle a salué l'exposition consacrée au cheval arabe, qu'elle a décrite comme « *la merveille des merveilles* », confessant découvrir avec admiration le travail de l'artiste : « *Je connais-sais très peu votre œuvre et je suis absolument éblouie. On rêve, on s'élève.* »

Revenant sur le rôle du lieu, elle a rappelé que la Grande Mosquée de Paris

est à la fois un espace de spiritualité et un lieu ouvert à tous : « *ceux qui sont musulmans comme ceux qui ne le sont pas y trouvent toujours des portes ouvertes, une invitation à la découverte.* »

Elle a également insisté sur l'importance de cette ouverture, évoquant ce que les sociologues appellent la sérendipité, cette capacité à découvrir des choses par hasard, qu'elle considère comme essentielle à l'élévation de l'esprit. « *La Grande Mosquée s'ouvre, année après année, à un terrain essentiel pour le dialogue. Et c'est cela qui consolide la culture, elle nous élève, mais elle nous permet aussi de dialoguer.* »

A travers cette belle rencontre, l'artiste laisse alors transparaître une sensibilité profonde, les silhouettes semblent en mouvement, presque vivantes. Elles évoquent les légendes d'Orient, les récits de tribus et ces histoires anciennes qui continuent de circuler et de nourrir l'imaginaire collectif.



La **Grande Mosquée** s'ouvre, année après année, à un terrain essentiel pour le **dialogue**



Ph © Guillaume Sauloup









« Au ciel il n'y a d'animaux, que le cheval,
le chameau coureur et des oiseaux. »

(Le Nacéri)

encre et craie sur papier

Paroles du Minbar

LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI DANS L'ATTENTE DU PARFAIT, NE PAS RENONCER AU POSSIBLE

24
avril

Par Cheikh Abdelkader Belabdi



Ph © Omar Boulkroum

Louange à Allah, Exalté soit-Il, par la lumière duquel les univers ont resplendi et par la guidée duquel les croyants trouvent leur voie. Nous Le louons, nous Le remercions et Lui demandons de nous maintenir fermes dans la vérité. J'atteste qu'il n'est de divinité qu'Allah, Exalté soit-Il, Seul, sans associé, et que notre maître Mohamed, (ﷺ), est Son serviteur et Son Messenger. Que la prière et le salut d'Allah soient sur lui, sur sa famille, ses compagnons et sur ceux qui suivent sa voie jusqu'au Jour du Jugement.

Ô croyants, je vous recommande, ainsi qu'à moi-même, la crainte d'Allah, Exalté soit-Il, car elle est Sa recommandation aux premiers comme aux derniers : « Nous avons enjoint à ceux à qui le Livre fut donné avant vous, ainsi qu'à vous-mêmes, de craindre Allah. »

Serviteurs d'Allah, l'un des obstacles les plus subtils à la réforme consiste à reporter à plus tard, ce que l'on peut faire dans le présent, en le reliant à des conditions que souvent on ne maîtrise pas. Ainsi, le bien demeure connu et souhaité, sans se traduire en actes. Or l'action n'attend pas que les circonstances soient parfaites, elle commence avec ce qui est déjà possible. Cela ne vient pas tant d'une ignorance du bien que de la difficulté de commencer lorsqu'il le faut, et de l'attachement de l'âme à une manière d'agir qui ne bouscule ni son confort ni la réalité.

Combien d'hommes ont reconnu la voie juste, puis se sont dit : lorsque les conditions changeront, j'agirai ; lorsque l'environnement s'améliorera, je commencerai ; lorsque les moyens me seront favorables, je m'engagerai. Ils lient ainsi ce qu'ils ont entre les mains à ce qu'ils ne possèdent pas, si bien que leur attente se prolonge et que l'effet de leur action s'affaiblit.

Le Prophète Mohamed, (ﷺ), a éclairé ce sens lorsqu'il a dit : « Si l'Heure survient alors que l'un d'entre vous tient un jeune plant de palmier, qu'il le plante s'il le peut. ». Il a ainsi montré que l'action vaut par elle-même, même lorsque son fruit n'est pas visible, car c'est la sincérité qui lui confère toute sa valeur.

Quiconque médite cela comprend qu'une grande part du bien repoussé, ne l'est pas par manque de capacité, mais parce qu'on l'attache à des choses que l'on ne maîtrise pas. Or celui qui attend des circonstances parfaites risque de rester longtemps dans l'attente, sans jamais agir.

Serviteurs d'Allah, cette religion n'a pas imposé à l'homme de tout changer, mais elle ne lui permet pas de négliger ce qu'il peut faire. Elle ne lui demande pas la perfection, elle lui demande la sincérité. Elle lui donne, dans la réalité, une place où il doit être présent par ses valeurs. comme l'a dit le Très-Haut : « Ainsi avons-Nous fait de vous une communauté du juste milieu afin que vous soyez témoins à l'égard des hommes. ». Ce témoignage n'est pas une parole creuse, mais une présence réelle, qui commence par le possible avant d'attendre le parfait.

C'est dans ce sens que se comprend le pacte auquel le Prophète Mohamed, (ﷺ), assista avant sa mission prophétique, lorsque des hommes se réunirent pour secourir l'opprimé. Ils n'attendaient ni autorité qui les rassemble, ni circonstances idéales : ils agirent avec ce qu'ils avaient. Puis le Prophète Mohamed, (ﷺ), dit : « Si j'y étais convié en Islam, j'y répondrais. ». Le bien ne doit donc pas être différé jusqu'à ce que toutes ses causes soient parfaitement réunies ; il doit être accompli dès lors qu'il se manifeste clairement.

Serviteurs d'Allah, ce qu'il faut craindre pour l'homme, ce n'est pas de ne pouvoir tout accomplir, mais de s'habituer au report jusqu'à ce que l'élan des valeurs s'affaiblisse en lui. Il finit alors par voir ce qui l'appelait à l'action, sans en être touché comme auparavant.

Il se peut que, dans la vie d'un homme, certaines attitudes paraissent modestes alors qu'elles sont immenses auprès d'Allah, Exalté soit-Il,

parce qu'elles étaient à sa portée et qu'il les a pourtant délaissées. Il se peut aussi qu'une parole tue, ou qu'un acte omis, eût ouvert une porte de bien, s'il était venu en son temps. Ainsi, ce que l'homme a entre les mains, si peu soit-il, est le commencement de ce qui suit, et ce qu'il laisse passer alors qu'il pouvait l'accomplir, pourrait ne plus s'offrir à lui.

A considérer la situation des musulmans aujourd'hui, on voit clairement que ce sens correspond à une réalité bien concrète. Ce qui se passe à Ghaza et ce qui se déroule au Soudan en sont une illustration : la souffrance s'étend, l'épreuve dure et les issues se resserrent. La question n'est pas de savoir si chacun peut tout changer, elle est de savoir ce qui reste à la portée de chacun : une parole sincère, une position juste, une invocation pure ou une aide selon ses moyens. Car ces gestes, même modestes en apparence, maintiennent la vie des cœurs et préservent la place de l'homme du côté de la vérité.

Que chacun considère donc sa place et reconnaisse ce qui est en son pouvoir, car le chemin ne se parcourt pas d'un seul élan, mais pas à pas. Celui qui se montre sincère dans le premier pas peut espérer parvenir au terme. Qu'Allah, Exalté soit-Il, nous bénisse par le Noble Coran.

DEUXIÈME PRÊCHE

Louange à Allah, Exalté soit-Il, qui a établi dans cette religion l'aisance et la miséricorde, et qui a lié l'action à la capacité et non à la perfection. Le Prophète Mohamed, (ﷺ), a dit : « Les œuvres les plus aimées d'Allah sont les plus constantes, même si elles sont peu nombreuses. ». J'atteste qu'il n'est de divinité qu'Allah, et que notre maître Mohamed, (ﷺ), est le Messager d'Allah. Serviteurs d'Allah, dans la vie des gens, ce principe se manifeste sans cesse : dans les foyers, au travail, dans les relations et dans les affaires publiques. Bien souvent, le bien est proche et possible, mais il est délaissé, non par incapacité, mais dans l'attente de ce qui paraîtrait plus accompli. Ainsi, on laisse échapper le possible sans atteindre l'idéal.

Quiconque considère sa vie avec lucidité voit que son véritable impact ne vient pas seulement des grandes œuvres, mais aussi des actes simples accomplis à temps. Il n'est pas demandé à l'homme de parvenir d'un seul coup au terme du chemin, mais de ne pas laisser passer le commencement et de ne pas faire dépendre ce qui est en son pouvoir de ce qui lui échappe. Car Allah, Exalté soit-Il, ne demande pas compte aux serviteurs de ce qu'ils ne pouvaient faire, mais de ce qui était à leur portée.

Ainsi, celui qui pouvait accomplir un bien là où il se trouvait, puis l'a délaissé, s'est privé lui-même d'une porte de bien. Et celui qui se montre sincère dans le peu, verra s'ouvrir devant lui ce qui vient ensuite.

Que l'homme porte donc sur lui-même un regard profond, qu'il prenne conscience de sa

réalité et qu'il agisse selon ce qui est à sa portée. Car c'est ainsi que le sens demeure vivant et que la vie laisse une empreinte véritable.

Ô Allah, accorde-nous la sincérité de l'intention et la droiture de l'action. Aide-nous à accomplir le bien qui est à notre portée, ouvre-nous les portes de la réforme et accorde-nous une heureuse fin.

Ô Allah, préserve les pays des musulmans, préserve la France, son peuple et tous ceux qui y résident, et fais vivre cette société dans la sécurité, la paix et la concorde.

Et prie, Ô Allah, sur notre maître Mohamed, que la paix et le salut d'Allah soient sur lui, sur sa famille et sur ses compagnons. Et notre dernière invocation est : Louange à Allah, Seigneur des mondes.





Récits célestes

85 | LORSQUE LE PRINTEMPS PARLE : LA TERRE REVIT... ET LE SENS RENAÎT

Par Cheikh Abdelkader Belabdi

A certains moments de l'année, la terre semble immobile, comme privée de tout mouvement. Elle s'étend, sèche et nue, dépouillée de cette verdure qui jadis la recouvrait, et avec elle disparaissent les signes visibles de la vie. Les arbres sont dénudés, le sol est aride, et le vent passe sur eux sans rien changer à leur état. Le paysage donne alors l'impression que la terre a perdu toute trace de vie. Mais cette immobilité ne ressemble pas à la mort véritable, elle s'apparente plutôt à une longue attente. Puis l'eau descend...

D'abord, quelques gouttes tombent doucement, puis elles se succèdent, jusqu'à ce que la terre, qui paraissait figée, s'en imprègne. Alors commence la métamorphose : le sol s'assouplit, la couleur change, et les graines se fraient un chemin vers la lumière. Le mouvement ne se voit pas sur l'instant, mais ses effets ne tardent pas à apparaître.

C'est alors que le printemps parle. Non d'une voix que l'on entend, mais par un sens que l'on perçoit. Comme si la terre disait : je n'étais pas morte, j'attendais seulement ce qui devait me rendre la vie.

Cette scène, qui se répète chaque année, le Coran ne l'évoque pas en passant, comme un simple détail. Il en fait au contraire l'un de ses signes les plus manifestes, vers lequel il attire le regard à maintes reprises, non comme vers un



phénomène naturel seulement, mais comme vers une preuve. Le Très-Haut dit : « Tu vois la terre inerte, puis, lorsque Nous faisons descendre sur elle l'eau, elle frémit et se gonfle. » Puis le texte rattache aussitôt cette image à une signification plus profonde : « Celui qui lui redonne vie est assurément Celui qui ressuscitera les morts. »

Comme si le Coran disait : ce que tu vois sous tes pas est la réponse à ce que tu juges improbable quant à ta propre destinée.

Dans ce contexte, le printemps n'est pas une saison passagère, mais un discours qui se répète, rappelant à l'homme que la vie ne prend pas fin lorsque ses manifestations disparaissent, et que ce qu'il perçoit comme la mort n'est qu'une étape dans un cheminement plus vaste.

De même que la terre revit après sa mort, par la permission d'Allah, l'être humain sera ressuscité après son anéantissement. La scène est la même, mais son sens dépasse le visible pour toucher à ce qui relève de la foi. Le Coran ne propose pas cet exemple seulement pour rapprocher l'idée de l'esprit, il le donne afin que l'homme voie de ses propres yeux ce que sa raison pourrait tenir pour lointain ou improbable.

C'est pourquoi ce sens ne fut pas absent des interrogations des prophètes eux-mêmes. Abraham, que la paix soit sur lui, demanda à son Seigneur : « Seigneur, montre-moi comment Tu ressuscites les morts. » Non par doute, mais en quête d'apaisement du cœur. Il vit alors les oiseaux, après avoir été dispersés, revenir vivants devant lui, partie après partie, jusqu'à ce que s'accomplisse sous ses yeux la scène de la vie surgissant après l'anéantissement.

Mais le sens ne s'arrête pas à la seule résurrection. L'être humain porte lui aussi en lui une autre terre, qui peut s'endurcir, se dessécher et perdre toute trace de vie. Il traverse des jours où le cœur s'alourdit, où le sentiment pâlit, où ce qui était vivant en lui s'efface comme s'il n'avait jamais existé. En ces instants, il semble que ce qui a été perdu ne puisse jamais revenir.

Mais le printemps murmure un autre sens. De même que la terre ne revit pas par elle-même, mais par l'eau qu'Allah fait descendre sur elle, de même le cœur ne retrouve son battement que par la guidance qu'Allah répand sur lui. Une parole sincère, une prosternation empreinte de recueillement, ou un retour discret que nul ne voit, peuvent être comme la première goutte d'eau : elle ne transforme pas aussitôt le paysage, mais elle inaugure la métamorphose.

C'est pourquoi le Coran ne rattache pas seulement la revivification de la terre à la pluie, il la relie toujours à ce qui vient après : « Ainsi se fera la résurrection. »

La scène est une, mais ses significations s'élargissent : de la terre à l'homme, de la nature à la destinée, du visible à l'invisible.

Dans un monde plein de bouleversements, où l'être humain traverse des saisons de fatigue et de brisure, ce sens devient plus proche encore. Tout dessèchement n'est pas une fin, et toute immobilité ne signifie pas que la vie s'est retirée. Bien souvent, ce qui paraît être une extinction n'est, en vérité, qu'une attente : l'attente de ce qui redonne vie.

Le printemps ne vient pas soudainement, il est précédé par la patience de la terre. Il en va de même pour l'homme : le temps de la pesanteur peut se prolonger avant qu'il ne voie les effets du changement. Mais Celui qui redonne vie à la terre après sa mort n'est pas incapable de ranimer dans l'âme ce qui s'est éteint, ni d'ouvrir sur le chemin ce qui s'était fermé.

Alors le regard porté sur les choses se transforme. La question n'est plus : pourquoi la vie s'est-elle retirée ? Mais plutôt : quand reviendra-t-elle, et comment ?

Car le printemps ne vient pas lorsque la terre le veut, mais il la trouve prête à l'accueillir. De même, le cœur ne possède pas tout, mais il peut se tenir prêt.

Chaque année, lorsque le visage de la terre se transforme et qu'elle retrouve ses couleurs, ce n'est pas seulement le paysage qui se renouvelle, avec lui renaît un sens ancien : la vie est plus proche que nous ne le pensons, et ce qui paraît être une fin peut être un commencement.

L'hiver peut se prolonger, les instants d'immobilité peuvent s'étendre, la terre peut sembler vide de toute trace de vie, pourtant, le sens du printemps ne disparaît pas, car il n'est pas un hasard passager, mais un signe qui se répète.

Et celui qui comprend cela ne regarde plus la terre seulement telle qu'elle est, mais telle qu'elle peut devenir.

Et là... commence l'espérance. ■

LES SAVIEZ VOUS?

89

CURIOSITÉS DU PRINTEMPS ET SECRETS DU TEMPS

Par Cheikh Khaled Larbi

*Quand l'hiver se retire et que revient la lumière,
la terre ouvre ses mains, l'air parfume la poussière.
Le silence des froids cède aux chants les plus doux...
Ouvre l'œil, tends l'oreille...*

✓ Le printemps commence par l'équilibre

Le printemps astronomique débute lors de l'équinoxe, lorsque le jour et la nuit ont presque la même durée. Il survient généralement entre le 19 et le 21 mars. Le mot équinoxe vient du latin : aequus = égal ; nox = nuit. Dès son arrivée, le printemps enseigne une première sagesse : la renaissance naît souvent de l'équilibre. Quand nul n'écrase l'autre et que chacun mesure, même la nature retrouve son allure.

✓ Les graines savent attendre

Certaines graines demeurent enfouies de longs mois, parfois plusieurs années, avant de germer. Elles attendent la bonne température, l'humidité nécessaire, la lumière suffisante, le moment favorable. Ce qui tarde n'est pas forcément perdu. Certaines promesses ont besoin d'une saison. Beaucoup abandonnent au moment même où la vie allait surgir.

✓ Pourquoi les oiseaux chantent-ils davantage ?

Au printemps, les chants d'oiseaux se multiplient. Ils servent à attirer un partenaire, défendre un territoire, signaler leur présence, participer au cycle naturel de reproduction. Ce que l'oreille prend pour un simple plaisir sonore est souvent une mission essentielle. La branche devient scène, le ciel devient écrin, et le chant d'un oiseau travaille dès matin.

✓ Les arbres communiquent entre eux

Des recherches modernes montrent que les arbres peuvent échanger des signaux et des nutriments grâce à leurs racines, aux champignons du sol et à de

vastes réseaux souterrains. Un arbre affaibli peut parfois être soutenu par d'autres. La forêt a compris depuis longtemps ce que certains humains oublient : survivre ensemble vaut mieux que briller seul.

✓ Le printemps n'est pas le même partout

Lorsque la France entre au printemps, des pays de l'hémisphère sud comme l'Argentine, le Chili ou l'Australie entrent en automne. Au même instant, sur une même planète, certains voient naître les fleurs quand d'autres voient tomber les feuilles. Le monde change selon la place où l'on regarde.

✓ La pluie du printemps réveille la terre

Après l'hiver, la pluie printanière réchauffe progressivement le sol, active les graines dormantes, nourrit les jeunes pousses et accélère la croissance végétale. Ce que beaucoup appellent mauvais temps est parfois la condition du renouveau. La pluie qui dérange la promenade humaine, prépare en secret la beauté des plaines.

✓ Le temps travaille en silence

Le printemps ne surgit pas en un jour. Il se prépare longtemps sous la surface : dans les racines invisibles, dans la sève discrète, dans la terre apparemment vide. Les plus grandes transformations commencent souvent sans bruit. Il en va ainsi d'un cœur qui guérit, d'un savoir qui mûrit, d'une société qui se relève.

La nature se hâte lentement. Et la lenteur n'est pas toujours retard ; elle est parfois précision.

*Le bourgeon refermé portait déjà la fleur,
La patience souvent enfante le bonheur.
Si ton hiver fut rude, garde l'espoir surtout...
Rien n'est figé sur terre... Le saviez-vous ?*

Regard fraternel

103 | LE PRINTEMPS DU MONDE COMMENCE-T-IL DANS NOS CŒURS ?

Par Nassera Benamra

Sortir à l'heure de la pause pour marcher au Jardin des Plantes. Quelques minutes seulement, mais assez pour changer de rythme. Les arbres sont déjà bien feuillus, l'air est plus léger, presque apaisant. En cette période de vacances scolaires, le lieu est vivant. Des enfants jouent, d'autres observent, des familles avancent lentement, et les rires circulent sans effort. Le printemps n'est pas une idée, il est là, visible, simple.

Cette scène pourrait se retrouver dans beaucoup de jardins en France. Des lieux qui ne se voient jamais vraiment, mais qui, au printemps, prennent une autre densité. Comme si quelque chose se rouvrait. On y retrouve un rapport plus simple au temps, à la nature, aux choses ordinaires. Une forme de respiration.

Si l'on sort un instant de ces images apaisantes pour revenir au réel

Le contraste est brutal ! il suffit de rentrer chez soi, d'ouvrir les médias et le décor change. Le monde apparaît fragmenté, tendu, des conflits qui s'enchaînent, les images se succèdent, le fil d'informations aussi. Des récits de destruction, de déplacements, de vies brisées. Ce ne sont plus des scènes lointaines, abstraites que l'on regarde de loin. Il s'agit de drames répétés, qui s'installent dans nos quotidiens.

Entre printemps visible dans les jardins et ce monde traversé de violence, une question s'im-



pose, presque malgré nous « *de quel printemps parle-t-on aujourd'hui ?* »

Peut-être la réponse ne se trouve ni dans les jardins, ni dans les écrans

Peut-être que cette réponse se joue ailleurs, dans un espace plus intime mais décisif, celui de nos cœurs. Car le printemps, le véritable, n'est pas seulement une saison qui revient, mais une possibilité qui se construit. Un cri exprimant une capacité pour ne pas laisser le monde, dans ce qu'il a de plus dur, dessécher en nous ce qu'il reste d'humanité.

C'est peut-être cela, au fond, le « printemps des cœurs »

Non pas un sentiment naïf, ni une émotion passagère, mais une décision intérieure. Celle de rester capable de compassion quand tout pousse à l'indifférence. Celle de maintenir un regard juste quand les discours simplifient et opposent. Celle, surtout, de continuer à faire exister, à notre échelle, des gestes de fraternité réels.

Car si le monde semble parfois s'éloigner de toute idée de renouveau, il reste cette responsabilité silencieuse : ne pas laisser nos propres cœurs entrer en hiver.

Et c'est peut-être là que tout commence

Dans la vision spirituelle le printemps ne se limite pas à ce que l'on voit dehors. Il existe un autre printemps, plus intime, celui des cœurs. D'ailleurs même ceux vivant dans des villes détruites, par les bombardements des guerres, des catastrophes, un cœur peut être fatigué, dispersé, parfois même blessé, et pourtant retrouver la vie. Non pas par les saisons du monde, mais par ce qui le relie à Dieu, à la patience, à la vérité et à la lumière.

C'est dans cet esprit que le Prophète Mohamed (paix et bénédictions sur lui) a enseigné une invocation profondément humaine, presque comme un refuge pour les moments de fragilité : « Ô Allah, je suis Ton serviteur, fils de Ton serviteur et de Ta servante... je Te demande de faire du Coran le printemps de mon cœur, la lumière de ma poitrine, la dissipation de ma tristesse et le départ de mon inquiétude. »

Dans la tradition chrétienne, cette dynamique se retrouve dans l'appel à la conversion intérieure, à un cœur renouvelé, capable de pardon, de paix et de transformation. Le « cœur de chair » qui remplace le « cœur de pierre » dit bien cette idée d'un retour à la vie intérieure, à la compassion, à une humanité réajustée.

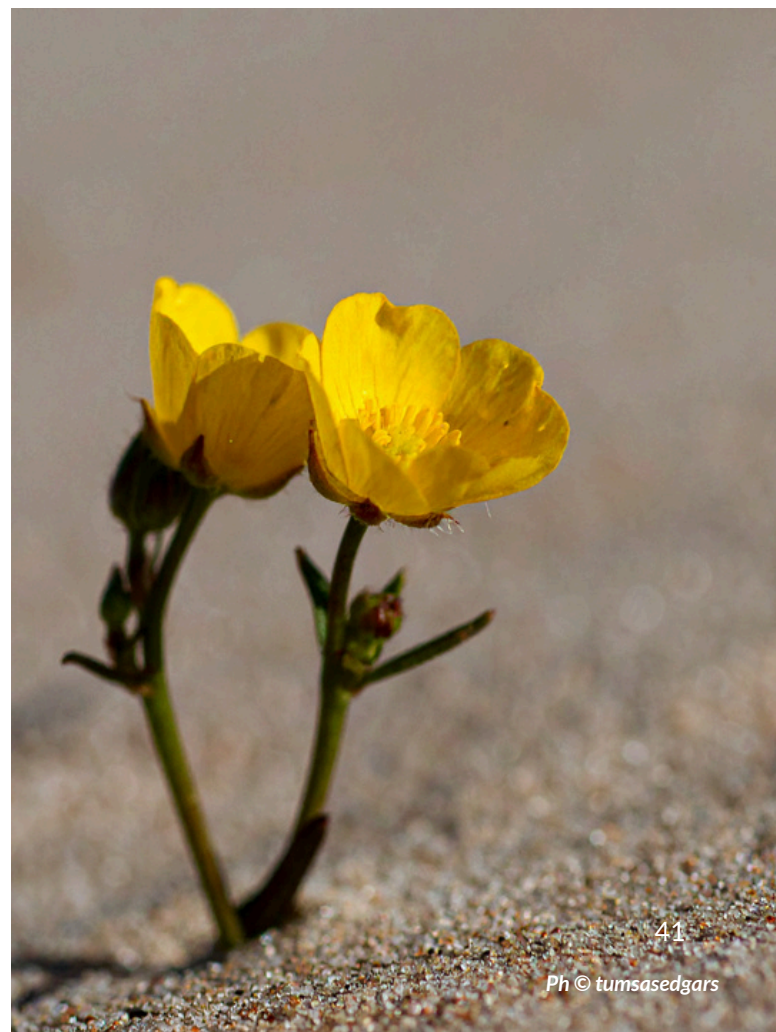
Dans la tradition juive également, la dimension du renouveau intérieur traverse la relation à Dieu, à travers la purification du cœur, le retour vers le sens profond de la vie, et la capacité à se relever après la rupture ou l'épreuve. Le cœur

n'y est pas figé, il peut se relever, se réorienter, se raffiner.

Malgré les différences de langage et de rites, il y a une même intuition spirituelle, celle du cœur humain, pour qu'il ne soit pas condamné à l'hiver intérieur. Il peut naître, se transformer, retrouver une forme de clarté, de paix et de fraternité.

C'est peut-être là que le « *printemps des cœurs* » devient un langage de fraternité et non pas une uniformisation des croyances mais la reconnaissance que toutes les traditions spirituelles cherchent, chacune à leur manière, à garder vivant ce qui, en l'homme, peut s'éteindre ou se raviver.

Le printemps du cœur est un printemps qui ne dépend pas des saisons. Il peut naître en plein hiver comme au cœur de l'épreuve. C'est un printemps intérieur qui redonne de la force, qui allège l'humeur et qui réveille en nous une joie simple : celle de savourer la vie, ses parfums, ses couleurs, et tout ce qui, malgré les difficultés, continue de nous relier à la beauté du monde et des autres.



La Botanique

cette lan-
gue secrète
du Coran

Par Hanane Saïdi

Dans la civilisation islamique, la fleur, l'arbre, le fruit ne sont jamais de simples ornements. Ils sont des signes, voire des preuves (Ayaat).

Le monde végétal s'inscrit dans une vision théologique et cosmologique où la botanique constitue l'un des langages de la contemplation divine. Ce n'est pas une métaphore. C'est une épistémologie.

Le Coran en témoigne avec une précision qui déconcerte le lecteur occidental pressé. Les jardins (*jannât*), les palmiers-dattiers (*nakhl*), les vignes (*a'nâb*), les oliviers (*zaytûn*), les grenadiers (*rummân*), le figuier (*tîn*), le lotus (*sidr*), le basilic (*rayhân*) : autant d'espèces convoquées non par goût du pittoresque, mais parce qu'elles disent quelque chose de Dieu. La végétation rappelle la résurrection, l'ordre cosmique, la dépendance absolue du vivant face à la pluie et à la volonté divine. Dieu « fait des-

cendre l'eau du ciel » et « fait pousser toutes sortes de plantes » (Coran 6:99).

La germination après la sécheresse figure la résurrection des morts. La diversité des espèces atteste l'unité du Créateur derrière la multiplicité des formes. Le cycle végétal, autrement dit, est une pédagogie.

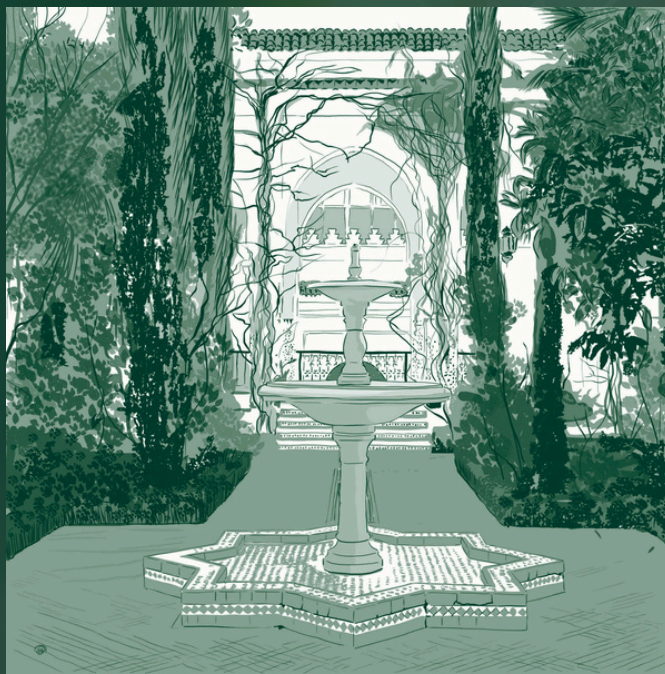
Cette présence du végétal dans le texte coranique a engendré quelque chose de bien concret dans les sociétés musulmanes : une culture de l'observation naturelle rigoureuse.

La botanique (*'ilm al-nabât*) s'est développée très tôt à l'intersection de la médecine, de la pharmacologie et de l'agronomie, portée par une tradition savante fondée sur l'empirisme et la philologie.

Le grand Ibn al-Baytâr, botaniste andalou du XIII^e siècle, dont les encyclopédies recensent

des centaines d'espèces médicinales, ne surgit pas de nulle part : il est le fruit de cette tradition.

Car dans la médecine prophétique (*al-tibb al-nabawî*), certaines plantes sont investies d'une valeur curative spécifique : la nigelle (*ḥabba saw-dâ'*), le henné, l'olivier.





Les premières fleurs du printemps le rappellent, sans discours, chaque année.

Les jardins de Cordoue et d'Ispahan en sont la traduction matérielle. Microcosmes ordonnés, conçus sur le modèle coranique du Paradis traversé de rivières, ils révèlent une connaissance fine des plantes et une symbolique religieuse assumée.

Le choix des essences, des parfums, des cycles floraux n'y est jamais fortuit.

La botanique islamique n'est donc pas un savoir accessoire. C'est un carrefour où science, théologie et littérature se rejoignent sans se dissoudre l'une dans l'autre.

Connaître la plante, dans cette tradition, c'est lire l'écriture de Dieu dans le monde naturel.

Certains souriront. Les autres comprendront que cette intelligence du vivant, que nous avons largement perdue, mérite autre chose que le sourire. ■

La botanique ne se réduit pas à une classification naturaliste ; elle participe d'une vision où la création tout entière recèle des remèdes voulus par Dieu. On est loin, très loin, du simple herbier.

Dans l'imaginaire soufi, la plante devient texte à part entière. La graine figure le potentiel caché de l'âme, l'arbre incarne la verticalité spirituelle, la rose renvoie à la beauté divine, le jardin au cœur purifié.

Cette herméneutique végétale s'enracine dans une certitude coranique : la nature est un livre. Observer une fleur, c'est déchiffrer un signe, pas simplement admirer une forme.

Et si cette vision semble aujourd'hui étrangère à bien des musulmans, notamment les plus jeunes, plus enclins à sur-ritualiser leurs pratiques qu'à méditer sur ce que chaque créature dit du Créateur, c'est peut-être là l'un des appauvrissements les moins commentés de la pratique islamique contemporaine.



Le Coran m'a appris

47 | LES SIGNES D'ALLAH ENTRE CIEL, TERRE ET SAISONS

Par Cheikh Khaled Larbi

*Quand la pluie descend douce
et que reverdit la plaine,
Le croyant y découvre une sagesse certaine.
Entre l'ombre et l'aurore,
entre la feuille et les cieux,
Mille signes parlent bas à qui regarde mieux.
Ouvre le Livre sacré, observe ce qu'il décrit...
La création récite ce que le Coran m'a appris.*

La nature n'est pas muette : elle enseigne

Le Coran ne présente pas l'univers comme un décor vide. Il le présente comme un ensemble de signes (Ayat). Le ciel, la pluie, la nuit, les montagnes, les vents, les fruits, les saisons : tout cela n'est pas seulement matière, mais message.

« Il y a certes dans la création des cieux et de la terre, dans l'alternance de la nuit et du jour, des signes pour les doués d'intelligence. »

Sourate El Imran, 3:190

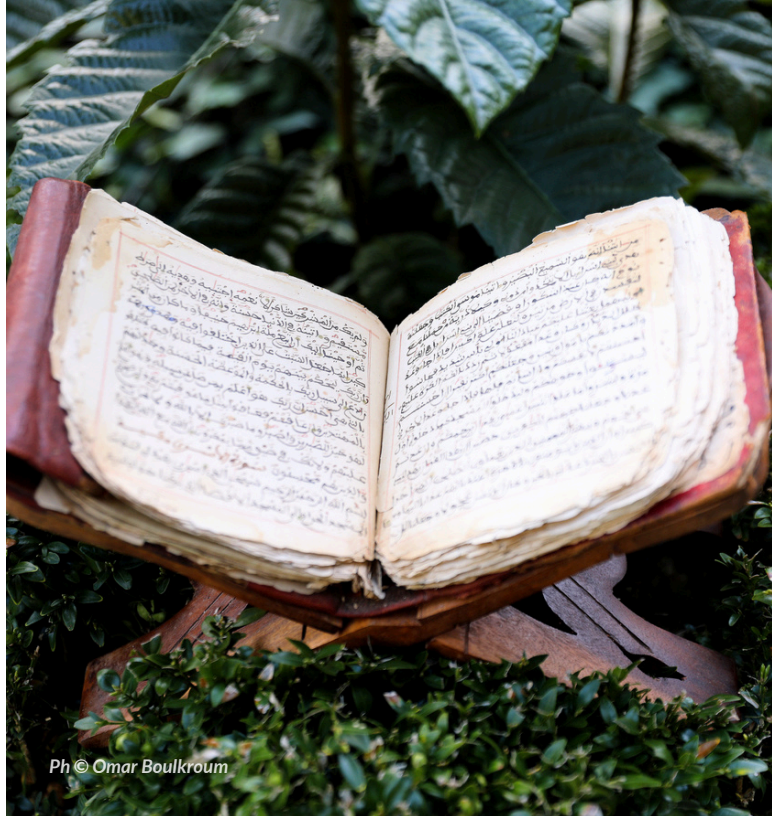
Ce que le Coran m'a appris : regarder n'est pas voir. Voir n'est pas comprendre. Comprendre demande un cœur éveillé.

La terre morte qui revit

L'un des exemples les plus frappants dans le Coran est celui de la terre desséchée que la pluie ranime.

« Et parmi Ses signes, tu vois la terre humiliée.
Puis dès que Nous faisons descendre l'eau
sur elle, elle remue et croît. »

Sourate Fusillât, 41:39



Ph © Omar Boulkroum

Une terre grise devient verte. Une plaine silencieuse devient vivante. Un sol craquelé devient jardin.

Ce que le Coran m'a appris : ce que l'homme croit terminer peut recommencer. Un cœur dur peut s'adoucir, une vie brisée peut se réparer, un pécheur peut revenir, un peuple peut se relever.

Celui qui fait revivre la terre est capable de faire revivre les âmes.

L'alternance des saisons est une école

Le Coran attire souvent l'attention sur les cycles : jour / nuit, pluie / sécheresse, vie / mort, force / faiblesse.

Le printemps ne vient qu'après l'hiver. La facilité vient souvent après l'épreuve.

« A côté de la difficulté, est certes, une facilité. »

Sourate Ash-Sharh, 94:5-6

Ce que le Coran m'a appris : ne juge jamais un chapitre en lisant une seule page.

L'hiver n'est pas l'histoire entière.

La beauté est aussi un signe

Beaucoup pensent que seuls les grands miracles comptent. Pourtant le Coran attire aussi l'attention sur les fruits, les couleurs, la diversité.



« Et parmi Ses signes : la diversité de vos langues et de vos couleurs. »

Sourate Er-Roum, 30:22

Une rose n'est pas un argument scientifique seulement. Elle est aussi une invitation à la contemplation. Le parfum, l'harmonie, la couleur, la symétrie : tout cela parle.

Ce que le Coran m'a appris : la beauté n'est pas futile. Elle est une pédagogie divine.

Une fleur peut instruire celui qu'un discours n'atteint plus.

La graine cachée et l'œuvre invisible

Une graine disparaît sous terre avant de paraître au grand jour.

Le Coran enseigne que beaucoup d'œuvres grandissent d'abord dans le secret : l'intention sincère, la patience silencieuse, l'effort non applaudi et les larmes vues d'Allah seul. « Il sait ce qui pénètre dans la terre et ce qui en sort ».

Ce que le Coran m'a appris : ne méprise jamais ce qui est discret. Les racines ne se montrent pas, pourtant elles portent l'arbre.

Le cœur aussi connaît ses saisons

Comme la terre, le cœur traverse des états.

Hiver : dureté, fatigue, distance.

Automne : perte, remise en question.

Printemps : repentir, espoir, retour.

Été : énergie, générosité.

Ce que le Coran m'a appris : le cœur n'est pas condamné à rester froid.

« Ceux qui ont cru, leurs cœurs se tranquilisent par le rappel d'Allah. »

Sourate Er-Ra'd, 13:28

Le *dhikr* est au cœur ce que la pluie est au sol.

La patience des cultivateurs

Le paysan travaille sans posséder la pluie. Il prépare la terre sans commander au ciel.

Il agit, puis confie. Voilà la vraie sagesse islamique : effort sans orgueil, confiance sans passivité, attente sans désespoir.

Ce que le Coran m'a appris : tu n'es pas maître des résultats, mais responsable des semences.

Voilà des paroles de sages

Ibn al-Qayyim (sens) : le rappel d'Allah pour le cœur est comme l'eau pour le poisson.

El-Ghazali (sens) : celui qui connaît son âme chemine vers son Seigneur.

Regard du printemps

Quand tu vois un arbre reverdir, rappelle-toi : la miséricorde revient, les portes se rouvrent, les fautes peuvent être lavées, demain n'est pas fermé. Quand tu vois la pluie tomber, rappelle-toi : chaque goutte descend avec permissions.

Si la pluie ranime la vallée refroidie,

Le rappel ranime l'âme appauvrie.

Si la branche refleurit après l'hiver contraint,

Nul cœur sincère n'est privé de printemps.

Regarde la terre, le ciel, les fruits, la nuit...

La création répète ce que le Coran m'a appris.

LA JEUNESSE FRANÇAISE DE CONFESSION MUSULMANE

Découvrons-la

29- LES JEUNES DE LA CAVERNE, OU L'ÉPREUVE DU TEMPS

Par Cheikh Abdelali Mamoun

– Djeddi, pourquoi tu lis toujours la même sourate le vendredi ?

Le vieil homme leva les yeux de son exemplaire du Coran, sans refermer la page.

– Parce que certaines histoires ne vieillissent pas. Elles attendent simplement qu'on soit prêt à les comprendre.

Il marqua un silence.

– Celle-ci parle de jeunes qui ont refusé de céder.

Ils vivaient dans une cité ancienne, à Éphèse, à une époque où l'ordre politique exigeait plus que l'obéissance : il exigeait l'adhésion.

L'empereur Dèce imposait à chacun de se soumettre à des croyances qu'ils savaient fausses.

Eux ont dit non.

Pas dans le bruit. Pas dans la révolte spectaculaire.

Dans un refus simple, presque silencieux : notre Seigneur est unique.

– Ils ont fui ?

– Ils ont choisi de ne pas se renier. C'est différent.

Ils se sont retirés dans une caverne, à l'écart du monde. Non pas pour disparaître, mais pour préserver l'essentiel.

C'est là que le récit bascule.

Le temps, soudain, ne leur appartient plus.

Dieu les plonge dans un sommeil que rien ne vient troubler. Le soleil se déplace, les siècles passent, les empires s'effondrent et eux demeurent, suspendus dans une durée qui n'est plus humaine.

Trois siècles, dit le texte.

– Trois siècles... et ils ne se rendent compte de rien ?

– C'est précisément cela, l'épreuve.



LES JEUNES MUSULMANS

Lorsqu'ils se réveillent, tout est intact, sauf le monde.

Ils pensent être partis quelques heures. Une journée tout au plus. La faim les ramène à la réalité. L'un d'eux descend vers la ville avec quelques pièces anciennes.

C'est là que tout se révèle.

La monnaie ne circule plus. Les visages ont changé. L'histoire elle-même semble les avoir oubliés.

Ils comprennent alors ce que leur sommeil signifiait.

Non pas une fuite.

Mais un signe.

Leur histoire devient, pour ceux qui les découvrent, la preuve que le temps des hommes n'est pas le temps de Dieu et que ce que l'on croit impossible peut, à tout moment, se produire.

– Et eux ?

– Le Coran ne s'attarde pas sur leur fin.

Parce que ce n'est pas là que réside l'essentiel.

Djeddi referma enfin son livre.

– On discute souvent de leur nombre. Trois, cinq, sept... Comme si cela changeait quelque chose.

Il esquissa un léger sourire.

– Mais la vraie question est ailleurs

– Où ça ?

– Dans ce qu'ils ont refusé de perdre.

Ils ont choisi de préserver leur foi quand tout poussait à l'abandonner.

Ils ont accepté de disparaître du monde pour ne pas se perdre eux-mêmes.

Et ce choix, lui, traverse les siècles.

Le silence retomba doucement.

– Tu crois qu'on pourrait faire pareil aujourd'hui ?

Djeddi ne répondit pas immédiatement.

– La question n'est pas de dormir trois siècles.

Il regarda son petit-fils avec gravité.

– La question, c'est : qu'est-ce que tu serais prêt à préserver... même si le monde entier te disait de laisser tomber ?

La lumière s'éteignit.

Et dans l'obscurité, l'histoire des jeunes de la caverne cessait d'être un récit ancien pour devenir une interrogation adressée au présent.



LES
NON
S
LA



Résonances abrahamiques

28 | LA NATURE DANS LA BIBLE

Par Raphaël Georgy

Comme dans l'islam, la Bible consacre à la nature une riche méditation : celle de l'humanité qui s'interroge sur sa place dans le monde et devant Dieu.

Seul face à l'immensité d'un ciel étoilé, l'homme s'interroge face à Dieu : « À voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu fixas, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? », lit-on dans le Psaume 8. La Bible reflète cette méditation universelle et intemporelle. Car tous les environnements ne sont pas propices à la vie humaine. Le désert aride est souvent présenté dans la Bible comme un lieu d'épreuve, mais aussi de purification et de rencontre avec Dieu. Dans les évangiles, Jésus se retire 40 jours dans le désert, où il jeûne et reprend force pour sa prédication.

Mais où est donc Dieu ? Dans les orages tonitruants ? Dans la foudre ? Un passage de la Bible

dans le premier Livre des Rois, suggère l'inverse. « Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur, car il va passer. Il y eut un vent grand et fort, renversant les montagnes et fracassant les rochers devant le Seigneur, le Seigneur n'était pas dans le vent. Et après le vent, il y eut un tremblement de terre, le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre. Et après le tremblement de terre, il y eut un feu, le Seigneur n'était pas dans le feu. Et après le feu, un bruit doux et subtil (*qol demamah daqqah*) ».

Dans la nature, l'homme se voit prendre de l'âge alors que les saisons passent, à l'infini. « Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est pas remplie, vers le lieu où vont les fleuves, là, ils retournent pour aller », médite le livre de Qohélet ou l'Ecclésiaste. « Il y a un temps pour tout... un temps pour planter et un temps pour arracher le plant... » La vie humaine paraît vaine, à première vue, alors que l'homme s'interroge sur ses origines. Le livre de la Genèse indique que « Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ». Et sur les origines du monde ?

L'observation de l'univers fait dire à l'homme : « Tu as tout réglé avec mesure, nombre et poids », lit-on au livre de la Sagesse. Celui des Proverbes développe ce thème en mettant en scène la sagesse divine comme architecte de l'univers : « Le Seigneur m'a engendrée, prémices de son activité, prélude à ses œuvres anciennes. Dès l'éternité je fus sacrée... Quand



il fixa les cieux, j'étais là... j'étais à ses côtés comme un maître d'œuvre, je faisais ses délices, jour après jour, jouant en sa présence en tout temps, jouant dans son univers terrestre ; et je trouve mes délices parmi les enfants des hommes » (Pr 8,22-31).

Dans la Bible comme dans le Coran, la Création est parfaite et le jardin d'Éden en est l'image idéale. « Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait modelé, lit-on au livre de la Genèse. Le Seigneur Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras... ». En hébreu, le mot 'eden signifie « délices ». Les mystiques juifs ont vu dans ce Jardin d'Éden deux réalités : une partie spirituelle et une partie terrestre.

Après la Création, l'arc-en-ciel est le symbole que Dieu reste fidèle : « Voici le signe de l'alliance que je place entre moi et vous, ainsi que tous les êtres vivants qui sont avec vous

pour les générations à venir : je place mon arc dans la nuée, et il sera un signe d'alliance entre moi et la terre... L'arc sera dans la nuée, et je le regarderai pour me souvenir de l'alliance perpétuelle entre Dieu et tous les êtres vivants qui sont sur la terre. » C'est la première alliance biblique qui s'étend à tout l'univers, tous les êtres vivants, sans distinction.

La nature devient dans le christianisme un « livre du monde », à côté des Écritures bibliques. « Les cieux racontent la gloire de Dieu, le firmament proclame l'œuvre de ses mains. Le jour au jour en livre le récit, la nuit à la nuit transmet la connaissance. Pas de paroles dans ce récit, pas de voix qui s'entende ; mais sur toute la terre en paraît le message » (Psaume 19,2-5).

Le livre de la Sagesse critique néanmoins l'idolâtrie de la nature, en appelant à distinguer le Créateur des créatures : « De la grandeur et de la beauté des créatures, par analogie, on contemple leur Auteur ». Le livre de la Genèse le confirme : le soleil, la lune, les astres sont des « luminaires », des « signes » qui renvoient vers Dieu.

Le jardin d'Éden, de Jan Brueghel l'Ancien, XVIIe siècle
Galerie Doria-Pamphilj



Les auteurs bibliques mobilisent des animaux qu'ils dotent d'une forte symbolique. Dans le livre de la Genèse, le serpent est le tentateur. Dans les évangiles, Jésus est assimilé à « l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde ». Après le Déluge et l'épisode de l'arche de Noé, une colombe ramène un rameau d'olivier pour annoncer le début d'une paix qui s'étend au monde entier. Au baptême de Jésus, la Bible affirme que « l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe ».

Les espèces végétales, à leur tour, sont utilisées par Jésus dans ses enseignements imagés : « Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit ». Sans parler des paraboles du semeur, du grain de moutarde, ou du grain de blé : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit », où Jésus affirme la valeur du don de soi pour les autres.

Les Évangiles attribuent également à Jésus des miracles liés à la nature dans des récits hautement symboliques. Le récit de la marche sur les eaux est une manière d'exprimer que Jésus domine les forces du mal, alors associées au monde marin.

L'usage poétique de la nature trouve peut-être son point culminant dans le Cantique des cantiques, qui raconte une histoire d'amour passionnée entre deux amants. Inclus tardivement dans la Bible, ce livre est interprété par les traditions juive et chrétienne comme l'union de Dieu et de son peuple. « L'hiver est passé... les fleurs paraissent sur la terre, le temps des chansons est arrivé, la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes, le figuier embaume ses fruits, et les vignes en fleur exhalent leur parfum. »

Enfin, la Bible mobilise les images naturelles pour décrire l'espérance du monde à venir, empreint de justice et de paix. « Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâture... Il n'y aura plus de mal ni de corruption sur toute ma



Ph @ guenterguni

montagne sainte, car la connaissance du Seigneur remplira le pays comme les eaux recouvrent le fond de la mer. »

Dans un contexte de domination romaine, la Bible ouvre un horizon sur un monde totalement transfiguré. Le monde devient un cité-jardin où Dieu habitera avec les hommes. « Le désert et la terre aride se réjouiront, la solitude tressaillira d'allégresse et fleurira comme un narcisse, elle se couvrira de fleurs et tressaillira d'allégresse, avec chants de triomphe et cris de joie. » La nature et l'humanité ne font alors plus qu'un. Comme le dit le Psaume 92 : « Le juste fleurira comme le palmier ».

SABIL AL-IMAN

*éclats spirituel
de la semaine*

107



Renaître intérieurement

Par Cheikh Khaled Larbi

*Quand la branche reverdit après l'hiver des vents,
L'âme entend en secret l'appel du renouveau vivant.
Certains changent d'habits sans changer de parcours,
D'autres changent de cœur et renaissent pour toujours.
Si la terre refléurit sous la pluie du matin,
Sache que l'homme aussi peut refléurir demain.*

LA VRAIE RENAISSANCE COMMENCE DEDANS

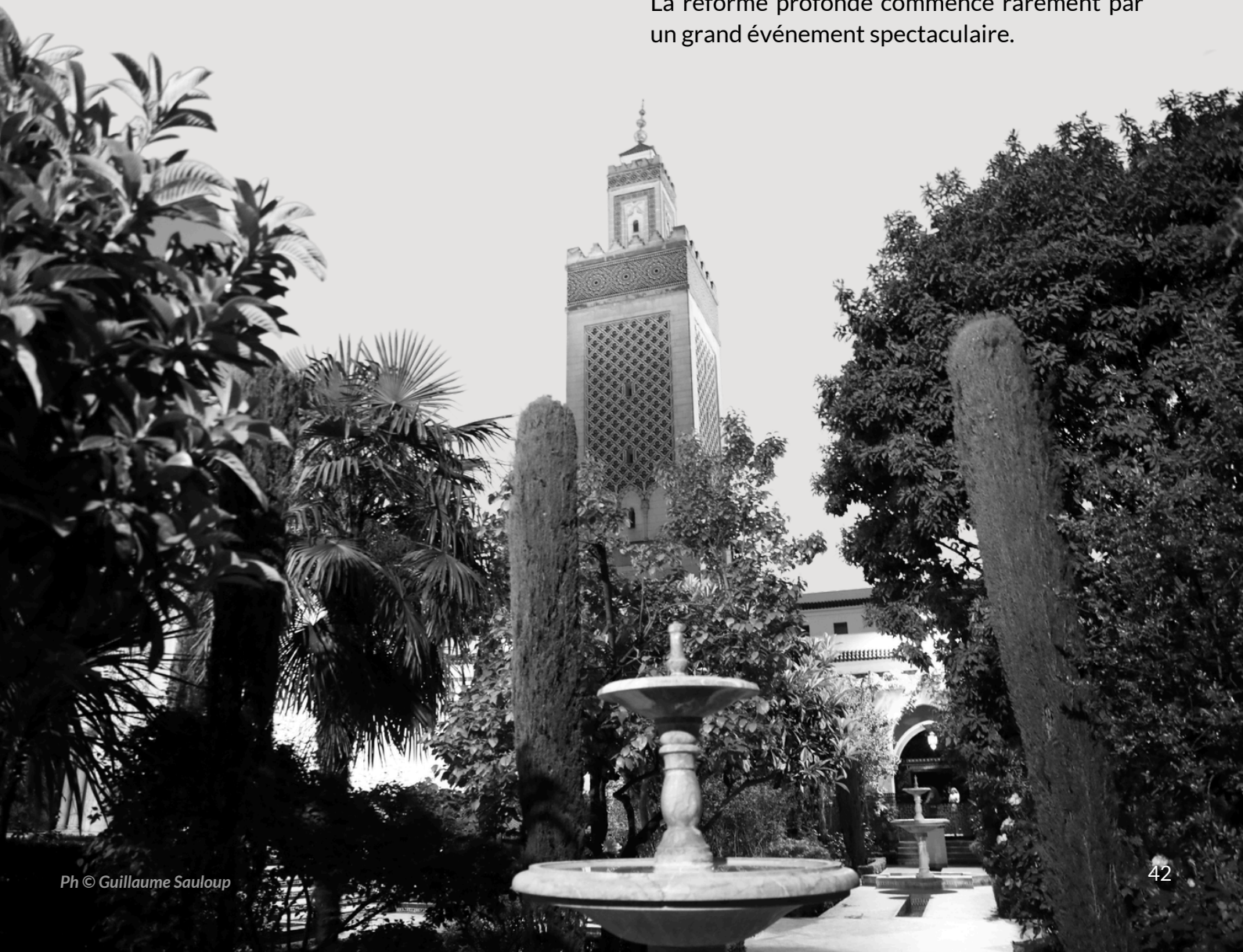
Le monde moderne valorise souvent le changement visible : nouvelle apparence, nouveau lieu, nouveau projet, nouveau discours. Mais il existe un changement plus noble : celui du cœur. On peut voyager loin et rester prisonnier de soi. On peut rester au même endroit et

devenir un autre homme.

Sabil al-Iman m'enseigne : la distance la plus difficile n'est pas entre deux villes, mais entre l'ego et la sincérité. Beaucoup changent de décor ; peu changent d'intérieur.

TOUT COMMENCE PETIT

La réforme profonde commence rarement par un grand événement spectaculaire.



Elle débute souvent par des gestes simples : une prière retrouvée, une habitude abandonnée, un pardon accordé, un réveil plus tôt, une page lue avec attention, une parole retenue.

Le savais-tu spirituellement ? Les grandes montagnes sont faites de poussières réunies. Ainsi, les petites constances bâtissent les grandes destinées.

Le ruisseau fidèle perce parfois la pierre. Que le torrent brutal n'a su qu'effleurer hier.

NETTOYER LE TERRAIN INTÉRIEUR

Avant de planter, le jardinier retire les mauvaises herbes. De même, l'âme ne fleurit pas tant qu'elle nourrit rancune, arrogance, jalousie, hypocrisie, paresse, amour excessif du regard des gens.

Sabil al-Iman m'enseigne : certains demandent la paix sans arracher les causes du trouble.

Tu ne peux semer la lumière dans un champ saturé d'ombre.

CE QU'IL FAUT ARROSER

Après le nettoyage vient l'entretien. Le cœur a besoin d'eau comme la terre.

Arrose chaque jour la gratitude, la pudeur, la discipline, la patience, la science utile, la générosité discrète.

Ce que tu nourris grandit. Ce que tu négliges dépérit. Si tu nourris la colère, elle règne. Si tu nourris la foi, elle guide.

LE COMBAT INVISIBLE

Chaque être humain connaît des luttes cachées : pensées négatives, regrets anciens, tentations répétées, fatigue morale, peur de recommencer.

Beaucoup sourient dehors et combattent dedans.

Sabil al-Iman m'enseigne : le croyant n'est pas celui qui ne lutte jamais. C'est celui qui refuse de se rendre. La nuit peut revenir mille fois au ciel ; L'aube n'abandonne pourtant jamais son rôle.

UNE CHUTE N'EST PAS UNE FIN

Tomber n'est pas l'échec principal. L'échec est de s'installer dans la chute.

Les sages disent : celui qui regrette peut revenir, celui qui revient peut grandir, celui qui grandit peut guider.

Certains des cœurs les plus lumineux ont connu des nuits très sombres.

LE PRINTEMPS INTÉRIEUR EN 7 JOURS

Essaye durant une semaine :

Jour 1 : demande pardon sincèrement.

Jour 2 : aide quelqu'un sans le dire.

Jour 3 : éteins une colère avant qu'elle parle.

Jour 4 : lis quelques lignes qui élèvent.

Jour 5 : répare un lien cassé.

Jour 6 : prie avec présence.

Jour 7 : fais silence et écoute ton âme.

Une semaine vécue consciemment peut déplacer une année vécue distraitement.

L'HOMME QUE TU PEUX DEVENIR

Ne te définis pas seulement par tes erreurs passées, tes retards, tes chutes, les mots qu'on a dits sur toi.

Définis-toi aussi par ce que tu corriges, ce que tu cherches, ce que tu sèmes aujourd'hui.

Sabil al-Iman m'enseigne : le passé explique parfois, mais il ne condamne pas toujours.

*Le jardin abandonné devient vite prison,
Le cœur entretenu devient illumination.
Si la terre refleurit après l'hiver lointain,
Pourquoi désespérer de ton propre destin ?
Change le dedans, persévère sans bruit...
Et tu verras renaître ce que tu croyais détruit.*

Invocation



Ô Allah,

Toi qui fais revivre la terre après sa mort,
et qui fais naître le printemps du sein de l'hiver,
fais revivre nos cœurs après leur dureté,
et fais pousser dans nos âmes les fleurs de la guidée
après leur sécheresse.

Amin, ô Seigneur des mondes



Le Hadith de la semaine

105 | LE PRINTEMPS DES CŒURS SOUS LA PLUIE PROPHÉTIQUE

Par Cheikh Younes Larbi

D'après Abou Moussa El-Ash'ari (qu'Allah l'agrée), le Messager d'Allah ﷺ a dit :

« L'exemple de ce avec quoi Allah m'a envoyé, la guidée et la science, est semblable à une pluie abondante qui atteint une terre : une partie de cette terre est bonne et fertile, reçoit l'eau et fait pousser une végétation et une herbe abondantes ; une autre partie, stérile en apparence, retient l'eau dont Allah fait profiter les gens : ils en boivent, en abreuvent leurs bêtes et irriguent leurs cultures ; et une autre encore qui n'est qu'un terrain plat et aride, qui ne retient pas l'eau, et ne fait pousser aucune végétation. Tel est l'exemple de celui qui comprend la religion d'Allah et tire profit de ce avec quoi Allah m'a envoyé : il apprend et enseigne. Et telle est aussi l'image de celui qui n'y accorde aucune considération et n'accepte pas la guidée d'Allah avec laquelle j'ai été envoyé. »

HADITH UNANIMEMENT RECONNU AUTHENTIQUE

Ce noble hadith prophétique nous transporte vers une scène vivante et vibrante, où les miséricordes célestes descendent sur une terre assoiffée : certaines de ses parties se transforment alors en jardins verdoyants, tandis que d'autres demeurent inertes, privées de toute trace de vie. Cette représentation d'une grande finesse constitue le miroir fidèle de l'état des cœurs face à la Révélation : celle-ci en est le printemps, et par elle réside leur véritable vie. Toutefois, les cœurs diffèrent dans leur réception, à l'image des terres, dans leur accueil de la pluie.



Ce sens est lui-même établi par le Noble Coran dans la parole du Très-Haut : « Sachez qu'Allah redonne vie à la terre après sa mort », faisant de la revivification de la terre une image de la revivification des cœurs. Les exégètes ont dit : la terre vit par la pluie, et les cœurs vivent par la Révélation. Il dit également : « Ainsi t'avons-Nous révélé un Esprit procédant de Notre ordre... » (Ech-Choura, 52). Le Coran y est nommé « Esprit », or l'être humain ne reçoit la vie dans son corps qu'à travers l'insufflation de l'âme ; de même, le cœur, cette parcelle préparée à recevoir la guidée, manifeste sa vitalité par sa pulsation. A ce sujet, le Prophète ﷺ a dit : « Certes, dans le corps se trouve une parcelle de chair : si elle est saine, tout le corps est sain, si elle est corrompue, tout le corps est corrompu, il s'agit, certes, du cœur. »

Un cœur sur lequel descend la pluie de la science, qu'il accueille avec compréhension et foi, produit alors des fruits d'œuvres et de rectitude, dont l'effet s'étend à autrui par l'enseignement et l'orientation. Tel est le cœur vivant, qui a réuni la compréhension de la religion, sa mise en pratique et l'appel à celle-ci : il devient un printemps en lui-même et une source de printemps pour les autres. Ce sens est confirmé par de nombreux textes, parmi lesquels la parole du Prophète ﷺ : « Le meilleur d'entre vous est celui qui apprend le Coran et l'enseigne », réunissant ainsi apprentissage et transmission, et la parole divine : « Et qui tient de plus beaux propos que celui qui en appelle à Allah, accomplit une œuvre pieuse et dit : « Je suis du nombre des soumis », associant l'appel à l'action.

D'un point de vue rationnel, la science, si elle ne se transforme pas en comportement, demeure une idée abstraite, mais lorsqu'elle s'incarne en actes, elle devient une force agissante qui transforme la réalité. C'est pourquoi cette catégorie d'hommes est la plus élevée en rang, car elle conjugue la réforme de soi et celle d'autrui.

A l'opposé, il existe des cœurs qui conservent sans approfondir, transmettent sans innover : ils retiennent la science comme une terre ferme retient l'eau. Les autres en tirent profit, bien que son effet ne s'y manifeste pas pleinement. Cette catégorie, bien qu'inférieure à la première en degré, joue un rôle considérable dans la préservation et la diffusion de la religion : par elle, les textes sont sauvegardés, les significations préservées et la guidée transmise à travers les générations. Le Prophète ﷺ a d'ailleurs souligné le mérite de cette station en disant : « Qu'Allah illumine le visage de celui qui entend de nous un hadith et le transmet tel qu'il l'a entendu », louant ainsi la simple transmission fidèle. Car la conservation et la transmission de l'héritage sont la condition de la pérennité de toute communauté : sans cette catégorie, la continuité scientifique s'interrompt et les fondements se perdent, même en présence d'une élite réfléchissante. Elle constitue donc un maillon essentiel dans la chaîne de la guidée, bien qu'elle n'en atteigne pas la perfection.

Mais le véritable danger réside dans les cœurs sur lesquels passent les pluies de la Révélation sans y produire le moindre mouvement ni laisser la moindre trace : des cœurs distraits jusqu'à s'endurcir, détournés jusqu'à se dessécher. Ils ne tirent aucun bénéfice pour eux-mêmes ni pour autrui. Voilà la privation véritable : que le printemps soit absent du cœur, alors même que ses causes l'entourent. Allah a décrit cette catégorie en disant : « Ils ont des cœurs avec lesquels ils ne comprennent pas », et encore : « Puis vos cœurs se sont endurcis après cela, tels des pierres, ou plus durs encore ». D'un point de vue logique, la répétition du détournement engendre l'insensibilité, laquelle conduit à la rupture avec les sources de la guidée, jusqu'à ce que l'homme devienne incapable d'être affecté : c'est là le degré le plus dangereux de la déchéance, car son détenteur ne perçoit même plus son mal.

Si l'on transpose ces significations à la réalité des musulmans aujourd'hui, notamment dans les contextes de minorité ou d'éloignement, ce hadith apparaît avec une acuité et une profon-

deur accrues : les influences s'y multiplient, les sources de réception se diversifient, et la préservation de la pureté du cœur ainsi que de son équilibre devient un défi quotidien. Il ne suffit pas de recevoir : il convient de bien recevoir. Une bonne réception implique un cœur conscient, lucide, capable de discerner, et apte à transformer la science en comportement et la guidée en réalité vécue. Cela concorde avec la règle juridique selon laquelle la finalité de la science est l'action. Certains pieux prédécesseurs disaient : « La science appelle l'action : si celle-ci lui répond, elle demeure ; sinon, elle s'en va. » Ainsi, l'écoute des sermons et le suivi des enseignements doivent être suivis du discernement entre le vrai et le faux, et traduits en nobles caractères au sein du foyer, en probité dans le travail et en fermeté dans l'identité.

Ce hadith établit également un principe fondamental dans l'édification sociale : celui de la complémentarité des rôles au sein de la communauté. Celle-ci repose sur des savants qui comprennent, des enseignants qui transmettent et une masse qui reçoit et tire profit, chacun devant toutefois posséder une part d'engagement et de mise en pratique. Lorsque cette complémentarité disparaît, les fruits

s'amenuisent et le printemps se fane.

Le Très-Haut dit : « Et si Allah ne repoussait pas les gens les uns par les autres, la terre serait certes corrompue ». Cela indique que l'équilibre et la complémentarité sont des lois à la fois cosmiques et législatives : de même que la terre a besoin de diversité dans ses reliefs pour que la vie s'y stabilise, la communauté a besoin de diversité dans ses fonctions pour se maintenir. Toute société qui ne sait ni répartir les rôles ni reconnaître la valeur de chaque fonction est vouée à la faiblesse et au désordre.

Le printemps des cœurs est donc un état permanent, qui se réalise à proportion de la connexion du cœur à la Révélation d'Allah, par la science, l'action et la transmission. Quiconque aspire à la vie véritable doit faire de son cœur une terre fertile : qu'il accueille la pluie, fasse germer le bien et contribue à le faire vivre autour de lui. Ce sens s'accorde avec la parole divine : « Celui qui était mort et que Nous avons ramené à la vie, et à qui Nous avons accordé une lumière avec laquelle il marche parmi les gens... » : la vie véritable est celle du cœur, et la lumière est celle de la guidée.

Tel est le printemps qui ne se fane point, et la vie qui ne s'éteint jamais. ■



Mizan El-Qadhaya

LES AFFAIRES CONTEMPORAINES
À LA LUMIÈRE DU TEXTE
ET DE LA SAGESSE

27 | LA TERRE, ENTRE PROPRIÉTÉ ET VICE-GÉRANCE

Par Cheikh Younes Larbi

Nous avons le plaisir de retrouver nos chers lecteurs dans ce nouveau thème de notre rubrique « Mizan El-Qadhaya » (La Balance des Questions), où nous poursuivons notre réflexion sur ces questions délicates qui touchent au cœur de législation musulmane dans son interaction avec la réalité contemporaine. Ces questions révèlent la finesse du regard législatif lorsqu'il s'agit de concilier les textes révélés et leurs finalités, les constantes de la Révélation et les transformations de la construction humaine des sociétés.

Notre sujet du jour touche à une réalité qui accompagne l'être humain en tout temps et en tout lieu, mais qui prend aujourd'hui une acuité particulière, à une époque où les richesses de la terre se sont multipliées et où les notions de propriété, d'investissement et d'environnement s'entrecroisent au point que la question législative dépasse le simple jugement partiel pour atteindre une interrogation plus profonde : quelle est la place de l'homme sur la terre ? Est-il un propriétaire absolu disposant de tout à sa guise, ou bien un dépositaire chargé d'une responsabilité, appelé à rendre compte de tout ce qui est sous sa main ?

Le Noble Coran a établi que l'origine des biens de la terre est une création mise au service de l'homme, comme le dit le Très-Haut : « C'est Lui qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre ».

Cependant, cet apparent caractère général n'a jamais été compris par les savants comme une délégation sans limites ni contraintes. Il s'inscrit plutôt dans la logique des finalités de législation, qui font de l'homme, non un dominateur absolu, mais un Khalifa, non un possesseur sans restriction, mais un dépositaire responsable. C'est dans ce cadre qu'est née la réflexion juridique sur la nature des ressources terrestres : s'agit-il de biens qui deviennent propriété dès leur extraction et leur appropriation, ou bien de ressources publiques dont la gestion est régie par l'intérêt général ?

Cette problématique s'est reflétée dans plusieurs chapitres de jurisprudence, notamment celui du Rikaz, des minerais et des ressources naturelles. La majorité des juristes ont considéré que le Rikaz, c'est-à-dire les trésors enfouis datant des anciennes civilisations, appartient à celui qui le découvre, tout en étant soumis à l'obligation du cinquième (El-khoums), en se fondant sur la parole du Prophète ﷺ : « Dans le Rikaz, il y a le cinquième ». Ce texte établit clairement la reconnaissance du droit de prop-

riété tout en y intégrant une part obligatoire revenant à la collectivité, ce qui révèle que la législation n'a pas nié le droit individuel à l'acquisition, mais ne l'a pas non plus détaché du droit public.

En revanche, certains juristes ont élargi leur analyse aux grandes ressources souterraines et aux biens à utilité collective, considérant qu'elles relèvent davantage d'un patrimoine commun qu'il n'est permis de monopoliser individuellement. Ils s'appuient en cela sur les finalités générales de la législation musulmane visant à prévenir le dommage collectif et à garantir l'équité sociale, ainsi que sur le hadith : « Les gens sont associés dans trois choses : l'eau, les pâturages et le feu », principe compris comme établissant que ce qui conditionne la vie collective ne peut être accaparé par des individus au détriment des autres.

A l'examen des positions juridiques, il apparaît que le désaccord ne réside pas dans une opposition entre textes contradictoires, mais dans la manière de les appliquer aux réalités : s'agit-il de biens relevant d'une appropriation individuelle directe, ou de ressources dont l'utilité s'étend à l'ensemble de la société ? C'est pourquoi les écoles juridiques, malgré leur diversité d'expression, convergent vers deux principes fondamentaux : la licéité de l'exploitation et la nécessité de préserver l'intérêt public et d'éviter tout préjudice. Même ceux qui reconnaissent la propriété individuelle n'ont jamais supprimé les droits de la communauté, tels que la *zakat* ou le *khoums*, ce qui révèle la présence constante de la dimension sociale dans la législation musulmane.

Cependant, l'approche finaliste développée par les savants contemporains apporte un éclairage supplémentaire. Elle relie les textes particuliers aux principes généraux, notamment celui de la vice-gérance sur la terre, comme dans la parole divine : « Et Il vous a confié la charge de la peupler ».

Ainsi, l'être humain n'est pas simplement autorisé à exploiter, mais chargé d'un devoir de construction et de préservation. Dès lors, la question des ressources terrestres ne se limite plus à savoir « qui possède ? », mais devient :

« comment en bénéficie-t-on (sans rompre l'équilibre général) ? ».

Dans la réalité contemporaine, cette problématique prend une dimension encore plus large avec la transformation des richesses naturelles en ressources stratégiques vitales pour les États et les sociétés. Le pétrole, le gaz, les eaux souterraines ou les forêts ne sont plus de simples biens matériels, mais des éléments déterminants de stabilité et de survie collective. La réflexion juridique rejoint alors les exigences de la justice sociale et le principe de la *Maslaha 'Amma* (intérêt général), formulé par les juristes dans la règle : « L'action de l'autorité est liée à l'intérêt ».

Ainsi, la jurisprudence musulmane, lorsqu'elle traite de la terre et de ses ressources, ne sépare jamais l'économique de l'éthique, ni le droit de jouissance du devoir de préservation. Toute exploitation est conditionnée par l'absence de corruption, toute propriété est accompagnée d'une responsabilité, et toute richesse s'inscrit dans le cadre de l'*Istikhlaf* avant même celui de la possession. L'équilibre juste de cette question consiste donc à reconnaître les deux dimensions sans excès ni négligence : ne pas transformer l'homme en prédateur de la terre, mais ne pas entraver non plus le développement et l'édification.

En définitive, cette question dépasse le simple cadre d'un jugement juridique pour devenir une véritable vision de la place de l'homme dans l'univers et de sa relation avec la bienfaisance divine qui lui a été confiée. Si le printemps dans la nature symbolise la vie et le renouveau, alors la justice de l'homme dans sa relation à la terre est ce qui préserve ce printemps et l'empêche de se transformer en sécheresse ou en corruption. Ainsi se manifeste que la jurisprudence, lorsqu'elle traite de la terre, ne parle pas uniquement d'un bien matériel, mais d'un dépôt sacré où l'éthique de l'homme est éprouvée avant même sa capacité d'acquisition. ■



Hadiths apocryphes

3 | ŒUVRE POUR TA VIE D'ICI-BAS, COMME SI TU DEVAIS VIVRE ÉTERNELLEMENT, ET ŒUVRE POUR TON AU-DELÀ COMME SI TU DEVAIS MOURIR DEMAIN

Par Cheikh Rachid Benchikh

De nombreux propos se sont répandus parmi les gens sous l'apparence de hadiths, alors qu'ils ne reposent sur aucun fondement authentique. Certains relèvent même, en réalité, de paroles inventées et faussement attribuées au Prophète ﷺ. Leur diffusion a parfois atteint un tel degré qu'on les cite dans les sermons, qu'on les inscrit dans les programmes d'enseignement et qu'on les répète dans les assemblées comme s'ils constituaient une directive prophétique globale. Or, la popularité d'une parole et l'ampleur de sa propagation ne prouvent en rien son authenticité, de même, la force de son sens ne dispense pas de vérifier rigoureusement la validité de son attribution au Prophète ﷺ.

Parmi ces propos figure cette formule qui présente, dans une expression concise et éloquente, le rapport de l'être humain à ce monde et à l'au-delà. Nous entendons en effet souvent cette maxime : « **Œuvre pour ta vie d'ici-bas comme si tu devais vivre éternellement, et œuvre pour ton au-delà comme si tu devais mourir demain** », présentée comme un hadith prophétique.

Cependant, les savants ont affirmé que cette parole n'est pas authentiquement établie comme « propos attribué au Prophète ﷺ » avec une

chaîne de transmission valide. Plusieurs d'entre eux ont explicitement indiqué qu'il ne s'agit pas d'un hadith prophétique, qu'on ne lui connaît aucune chaîne de transmission permettant d'en faire une preuve, et qu'elle relève plutôt des paroles rapportées devenues proverbiales, au rang de maximes de sagesse. Elle est parfois attribuée à Ali ibn Abi Talib رضي الله عنه, mais sans confirmation établie.

En raison de l'attrait stylistique de cette formule, fondée sur l'association de deux pôles diamétralement opposés dans une expression frappante, et parce que l'idée d'équilibre rencontre naturellement une large adhésion dans les esprits, elle s'est facilement répandue dans les milieux éducatifs et religieux, souvent sans attribution scientifique rigoureuse. Le manque d'attention accordée, chez certains transmetteurs, à la science du référencement et de l'authentification des textes a également contribué à ancrer cette attribution erronée. Or, parmi les règles bien établies chez les savants, figure le fait qu'attribuer une parole au Prophète ﷺ est une affaire grave : rien ne peut y être accepté sans preuve fondée sur une chaîne de transmission authentique, quand bien même le sens paraîtrait juste et louable. Toutefois, lorsque l'on confronte le sens de cette formule aux textes religieux authentique-

ment établis, il apparaît que l'islam ne se contente pas d'approuver une simple « équivalence quantitative » entre ce monde et l'au-delà. Il fonde au contraire une relation bien plus profonde : ce monde est le champ où se cultive l'au-delà, un moyen d'y parvenir, et non une fin indépendante en soi.

Et Le noble Coran oriente vers ce sens dans la parole du Très-Haut :

وابتغ فيما آتاك الله الدار الآخرة ولا تنس نصيبك من الدنيا

C'est-à-dire : « Recherche, à travers ce qu'Allah t'a accordé, la demeure dernière, et n'oublie pas ta part en ce monde. » Le verset commence ainsi par l'essentiel, à savoir la recherche de l'au-delà, puis autorise la part de ce monde, non comme une finalité indépendante, mais comme un élément subordonné à cet objectif.

De même, l'orientation prophétique enracine dans le cœur la conscience de la proximité du terme, et non l'illusion d'une longue espérance. Car l'attachement à une vie prolongée peut conduire au relâchement et à l'insouciance, tandis que le rappel de la mort pousse à se hâter vers l'action et à œuvrer sans délai. Dès lors, cette parole, malgré le sens globalement louable qu'elle peut contenir, ne reflète pas avec exactitude la voie prophétique. Elle pourrait en effet être comprise comme une approbation de la longue espérance concernant ce bas monde, alors que les textes religieux établis vont dans un sens contraire.

La Sunna prophétique contient de nombreux hadiths qui dispensent de recourir à cette formule et expriment ce sens avec une mesure plus juste. Parmi eux figure la parole du Prophète ﷺ : « Sois en ce monde comme un étranger ou un voyageur de passage », qui constitue un fondement dans la limitation de l'espérance attachée à cette vie.

Elle enseigne également à ne pas s'attacher à ce bas monde et à garder présent à l'esprit le départ inévitable qui nous en séparera. On peut également citer sa parole ﷺ : « Lorsque tu te trouves au matin, n'attends pas le soir, et lorsque tu te trouves au soir, n'attends pas le matin... » Il s'agit là d'une exhortation explicite

à tirer profit du temps présent et à garder conscience de la proximité du terme.

De même, le Prophète ﷺ a dit : « Si l'Heure arrive alors que l'un de vous tient en main un jeune plant, et qu'il peut le planter avant qu'elle ne survienne, qu'il le fasse. » Ce hadith réunit admirablement l'incitation à œuvrer pour ce monde, sans le négliger ni l'abandonner, et la conscience de la fin de la vie. Il a également dit : « Attache-toi à ce qui t'est profitable, recherche l'aide d'Allah et ne faiblis pas. » Cette parole constitue une règle générale appelant à l'effort et à l'action utile, aussi bien dans les affaires religieuses que dans celles de ce monde.

Ainsi, ces textes confirment l'importance de s'investir sérieusement pour l'au-delà, tout en permettant l'action en ce monde dans son cadre juste. Ils établissent l'équilibre sur la base de l'ordre des priorités, et non sur une simple juxtaposition des deux domaines sans distinction.

La parole célèbre : « Œuvre pour ta vie d'ici-bas comme si tu devais vivre éternellement, et œuvre pour ton au-delà comme si tu devais mourir demain » n'est pas authentiquement rapportée du Prophète ﷺ, même si beaucoup l'ont appréciée pour la beauté de sa formulation et la proximité apparente de son sens.

Toutefois, la méthode scientifique distingue entre un sens que l'on peut juger acceptable et une attribution réellement établie. En matière de transmission, on ne peut accepter qu'une parole dont la chaîne de transmission est authentique. Les textes authentiques sont, quant à eux, venus avec une orientation plus profonde et plus précise : ils établissent que ce bas monde est un moyen et non une finalité, et que le principe fondamental est d'œuvrer pour l'au-delà sans négliger sa part légitime en ce monde, selon une balance réglée par la Révélation, et non par une simple sagesse humaine.

Ainsi se réalise l'objectif recherché : rectifier les compréhensions, rattacher les gens à la Sunna authentique et préserver le discours religieux de l'attribution au Prophète ﷺ de paroles qui ne sont manifestement pas établies comme émanant de lui.

Notre mosquée



72 | À LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS : PRINTEMPS 2026 AUX COULEURS DE LA CÉLÉBRATION

Par Nassera Benamra

Si on se fie aux chants d'oiseaux, on pourrait dire que le printemps s'annonce déjà fort, aux jardins de la Grande Mosquée de Paris. Pourtant, ces chants, on les entend toute l'année, de l'aube jusqu'au coucher du soleil. Il y a même un moment particulier le soir, quand tout se calme, que la nature semble se poser un peu, et que leurs mélodies prennent une autre forme, plus présente. La verdure aussi est là en permanence, même sous la pluie, même quand le ciel est gris. Rien ne disparaît vraiment ici.

Mais malgré tout, le printemps change quelque chose, certes, pas de façon spectaculaire, mais on le voit dans l'air, dans la lumière, dans la manière dont on regarde le jardin sans vraiment s'en rendre compte. C'est de ce printemps-là qu'on parle à la Grande Mosquée de Paris.

Un printemps où l'ambiance évolue doucement. Les visiteurs, venus de tous horizons et de partout dans le monde, se croisent ici, au jardin d'Éden, mais aussi dans les deux autres jardins, et dans le patio. Le plus beau spectacle, c'est

peut-être de les voir s'asseoir sur les marches, sous les arbres, simplement en train de profiter de la fraîcheur.

La mosquée possède en quelque sorte des « climatiseurs naturels », il faut vraiment venir sur place pour découvrir ces endroits naturellement frais, non pas grâce à la climatisation artificielle, mais grâce à l'air lui-même, à l'ombre, à la végétation.

Les familles avec leurs enfants, les touristes locaux comme étrangers, tout le monde est là, réuni dans ce même moment. On profite de ce temps printanier, après un long hiver, comme une parenthèse simple et apaisante.

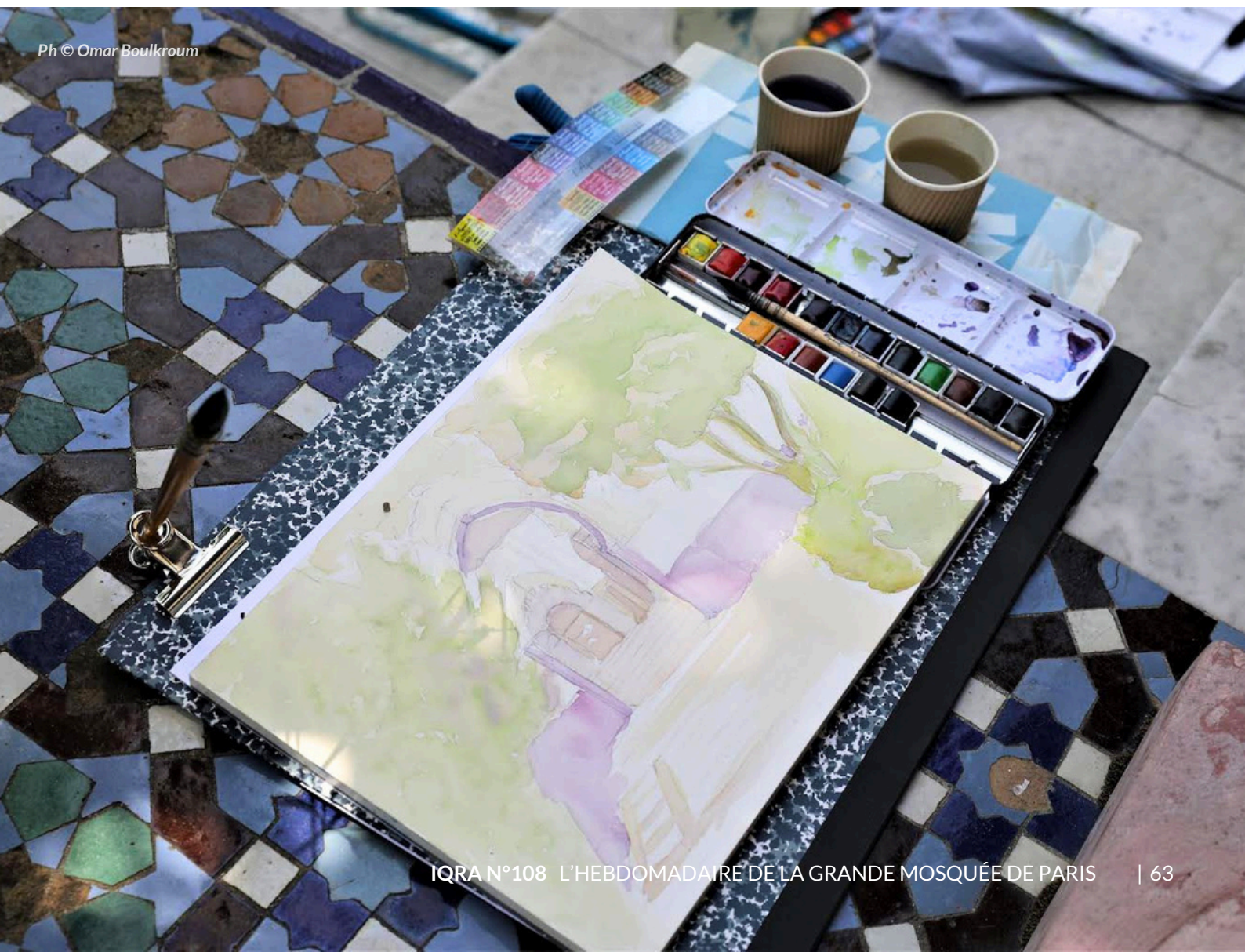
Et puis ce printemps à la Grande Mosquée de Paris, ne ressemble pas aux printemps précédents. La beauté est la même mais la cadence des activités culturelles s'accélère, car notre mosquée célèbre son centenaire, il y a donc un

programme très riche qui vient s'ajouter à la beauté et aux couleurs du printemps. Un autre ton rythmé par la culture, dans toutes ses dimensions : arts contemporain, art islamique, littérature et débats autour d'un thème.

Pour ce mercredi par exemple, le public est au rendez-vous avec l'exposition consacrée au cheval arabe. Il faut imaginer la beauté d'un jardin d'inspiration hispano-mauresque, déjà en lui-même empreint de calme et d'élégance, auquel vient s'ajouter la noblesse et la majesté du cheval arabe.

Une rencontre presque évidente entre un lieu chargé d'histoire et un symbole de grâce, de puissance et d'élégance. L'exposition, accueillie à la salle Emir Abdelkader, trouve ici un écho particulier. Impossible d'évoquer ce héros sans penser au cheval, compagnon de son parcours. ■

Ph © Omar Boulkroum



LUMIÈRE ET LIEUX SAINTS DE L'ISLAM

À LA DÉCOUVERTE DES MOSQUÉES DU MONDE



98.

**LA MOSQUÉE HABIB BOURGUIBA
DE MONASTIR**

LA GRANDE MOSQUÉE HABIB BOURGUIBA À MONASTIR : UN ÉDIFICE DE MÉMOIRE, ENTRE ARCHITECTURE D'ÉTAT ET RECUEILLEMENT

Par Noa Ory

A Monastir, la lumière ne tombe pas : elle se dépose. Elle effleure la blancheur des murs, épouse la courbe des arcades, s'attarde sur les coupoles comme pour en éprouver la douceur silencieuse. Elle révèle peu à peu la gravité d'un lieu où l'architecture ne se contente pas d'abriter la prière, mais lui donne une forme, presque une respiration et, avec elle, une mémoire.

La Grande Mosquée Habib Bourguiba ne relève pas de ces sanctuaires que les siècles patinent, que les dynasties prolongent et que l'histoire stratifie. Elle appartient à un autre temps : celui de la Tunisie indépendante, du geste fondateur, de cette volonté politique d'inscrire une identité dans la matière même de la ville. Située à proximité du mausolée de Habib Bourguiba, elle prend place dans un ensemble où se nouent mémoire politique, présence spirituelle et composition monumentale.

Ce voisinage ne doit rien au hasard. Le mausolée veille sur la mémoire du fondateur de l'État moderne tunisien, tandis que la mosquée ordonne l'espace du recueillement vivant. L'un se tient du côté du souvenir, l'autre du côté de la continuité. Ensemble, ils dessinent un paysage symbolique où la ville natale de Bourguiba devient à la fois lieu de mémoire nationale et espace habité de spiritualité.



UNE ARCHITECTURE DE CONTINUITÉ MAÎTRISÉE

L'édifice s'impose par la clarté de sa composition, la lisibilité de ses volumes, la rigueur presque apaisée de ses lignes. Rien n'y paraît laissé à l'abandon. Les façades, les arcades, les coupes participent d'un même langage, comme si chaque élément répondait à un ordre discret, mais fermement tenu.

Les références à l'art musulman classique affleurent dans le rythme des arcs, dans l'équilibre des proportions, dans l'élan du minaret et la présence des coupes. Mais la mosquée ne cède jamais à la tentation de la reprise littérale. Elle ne copie pas : elle réinterprète. Elle recueille les formes héritées pour les inscrire dans une esthétique plus épurée, plus ordonnée, presque institutionnelle dans sa retenue.

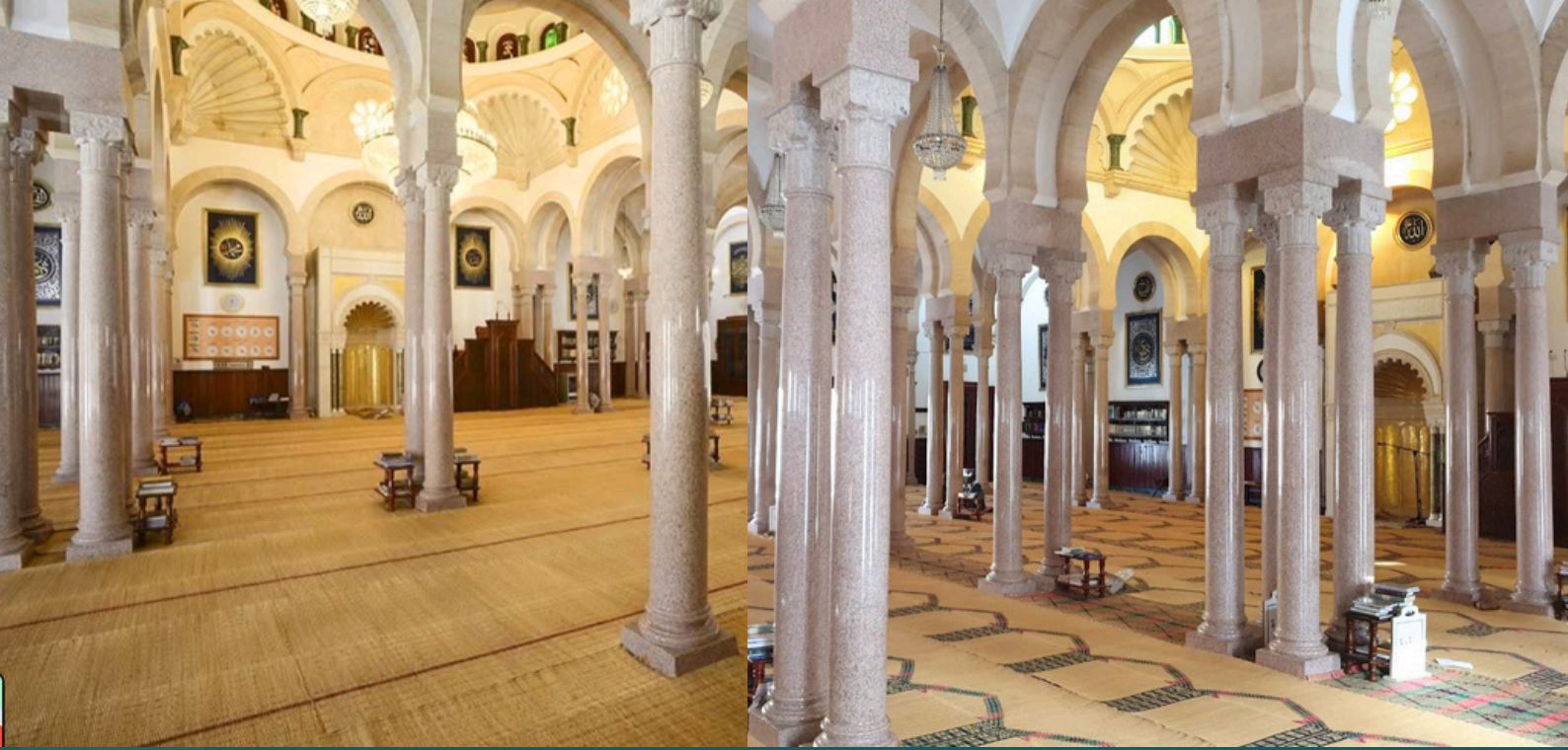
L'ornement subsiste, mais comme contenu, discipliné par une exigence de clarté. Rien n'est superflu, rien n'est démonstratif. De cette sobriété naît une autorité singulière. La mosquée ne cherche pas à éblouir par la profusion, mais à s'imposer par la cohérence, par cet équilibre subtil entre monumentalité et mesure, entre fidélité aux formes anciennes et langage d'un État qui se veut lisible.

LE GESTE ARCHITECTURAL D'UN ÉTAT

Édifier une mosquée au cœur d'un dispositif mémoriel associé à Habib Bourguiba constitue un geste chargé de sens. L'édifice ne peut être réduit à sa fonction culturelle. Il participe d'un projet de représentation où l'architecture devient langage et parfois, discrètement, discours.

Ph © Bruno Coelho





De cette tension naît une profondeur particulière. Le visiteur y éprouve à la fois l'intimité du recueillement et la présence d'un projet public. La prière s'y déploie dans son intériorité propre, mais l'espace qui l'accueille rappelle, sans jamais s'imposer, que cette spiritualité s'inscrit dans une histoire politique déterminée.

UNE MOSQUÉE DU TEMPS CONTEMPORAIN

Contrairement aux grandes mosquées anciennes, dont les pierres conservent l'empreinte de plusieurs âges, la Grande Mosquée Habib Bourguiba possède l'unité d'un édifice conçu dans un moment historique précis. Elle ne raconte pas une succession de règnes ni les transformations lentes de la ville. Elle témoigne





d'un instant : celui d'une Tunisie qui, au lendemain de l'indépendance, cherche à se dire à elle-même, à affirmer sa continuité et à inscrire dans l'espace public les signes visibles de sa modernité.

C'est là sans doute l'une de ses singularités les plus fines. En mobilisant les formes reconnues de l'architecture islamique, elle ne se tourne pas seulement vers le passé : elle se projette. Elle transforme les codes hérités en langage institutionnel, et fait de la mosquée non seulement un lieu de prière, mais un monument où s'élabore une mémoire nationale.

La Grande Mosquée Habib Bourguiba apparaît ainsi comme un édifice à double portée. Elle accueille le silence des fidèles, mais elle parle aussi, à sa manière, au nom d'une époque. Elle dit la permanence du religieux, la centralité de Monastir dans le récit bourguibien, et l'ambition d'un État qui a voulu inscrire sa vision de la modernité dans la pierre, dans la lumière et dans cet ordre discret des formes qui, ici, semble tenir lieu de langage. ■







Les Mots voyageurs



D'après le *Dictionnaire des mots français d'origine arabe* de Salah Guermiche

93 | HONGRIE, HONGROIS

Par Noa Ory

Il y a des mots qui, à force d'être familiers, deviennent invisibles. Hongrie, Hongrois : deux termes qui semblent aller de soi, comme s'ils avaient toujours appartenu au paysage des langues européennes. Et pourtant, à les regarder de plus près, ils portent en eux une longue dérive historique, un lent déplacement de sens, qui commence bien loin des rives du Danube.

Car derrière Hongrie, il y a d'abord une confusion. Une superposition de peuples, de récits et d'interprétations. Pendant des siècles, les érudits européens ont cherché à rattacher ce nom aux Huns, ces cavaliers redoutés de l'Antiquité tardive, menés par Attila. L'hypothèse séduisait : elle donnait à la Hongrie une généalogie héroïque, presque mythique. On parlait alors de Hungaria comme d'une terre héritée des Huns, et l'étymologie se faisait légende.

Mais les linguistes modernes ont progressivement déplacé le regard. Ce n'est pas du côté des Huns qu'il faut chercher, mais vers les langues turciques anciennes. Le terme clé serait *ogur*, mot signifiant probablement tribu, flèche ou clan, selon les contextes et les interprétations. Les Byzantins parlaient d'*Onogours*, littéralement les « dix tribus », pour désigner une confédération de peuples nomades des steppes pontiques.

C'est par ce détour que l'Europe occidentale aurait reçu le nom : *Onogour* à *Hungarus* en latin médiéval : Hongrois en français. Une chaî-

ne de transformations où chaque époque imprime sa prononciation, ses habitudes, ses approximations. Le mot se déforme, se sédimente, jusqu'à devenir méconnaissable, mais jamais totalement coupé de son origine.

Ce glissement n'est pas seulement phonétique ; il est politique et culturel. Lorsque les Magyars, peuple finno-ougrien, s'installent dans le bassin des Carpates au IX^e siècle, ils héritent d'un nom qui n'est pas le leur. Les autres peuples les appellent Hongrois avant même qu'ils ne se définissent eux-mêmes ainsi. Le nom précède l'identité. Il l'encadre, parfois la déforme.

On touche ici à une vérité plus vaste : les noms des peuples sont souvent des regards extérieurs. Des mots donnés, imposés, transmis. Ils racontent moins ce que les peuples sont que la manière dont ils ont été perçus, redoutés ou classés.

Et c'est peut-être là que l'étymologie rejoint une forme de poésie. Car Hongrie n'est pas seulement un pays : c'est une mémoire linguistique en mouvement. Un mot qui a traversé les steppes, les empires, les chroniques médiévales et les dictionnaires savants. Un mot qui porte encore, en filigrane, le souffle des cavaliers d'Asie et les tâtonnements des érudits européens.

Ainsi, derrière l'apparente stabilité d'un nom, se cache une instabilité féconde, celle des langues qui voyagent, se trompent, se corrigent, et finissent par dire, malgré tout, quelque chose de juste : non pas une origine pure, mais une histoire mêlée.





Plumes en éveil : un livre coup de cœur



LES CHEVAUX DE MARINE OUSSEDIK JEAN-NOËL JEANNENEY

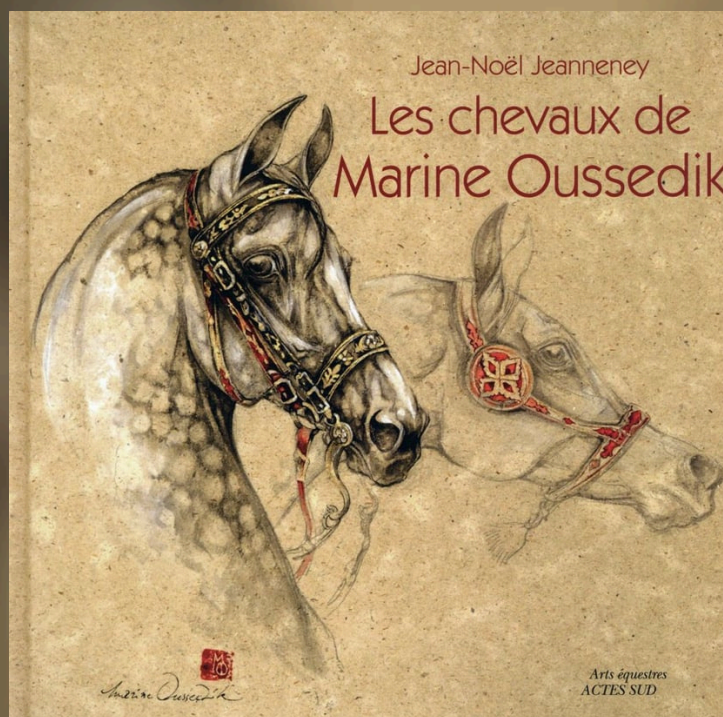
RÉSUMÉ

Marine Oussedik est une des plus célèbres artistes contemporaines ayant fait du cheval sa principale source d'inspiration. Qu'ils soient d'encre, de fusain ou de bronze, ses chevaux prennent vie, et témoignent d'une connaissance intime de leur univers. Ce qui n'a rien de surprenant lorsqu'on sait que Marine Oussedik est aussi une cavalière passionnée et assidue.

Fille d'un grand avocat d'origine algérienne et d'une mère picarde, Marine Oussedik a acquis en 25 ans de métier une notoriété internationale. Ses œuvres ont été exposées au Musée Vivant du Cheval de Chantilly et dans de prestigieuses galeries, ou utilisées pour illustrer d'innombrables ouvrages d'art mais aussi, plus techniques, des manuels d'équitation. Elle a été également sollicitée pour décorer des objets produits par la faïencerie de Gien, ou pour concevoir le Trophée du Prix Pégase (un cheval ailé, naturellement).

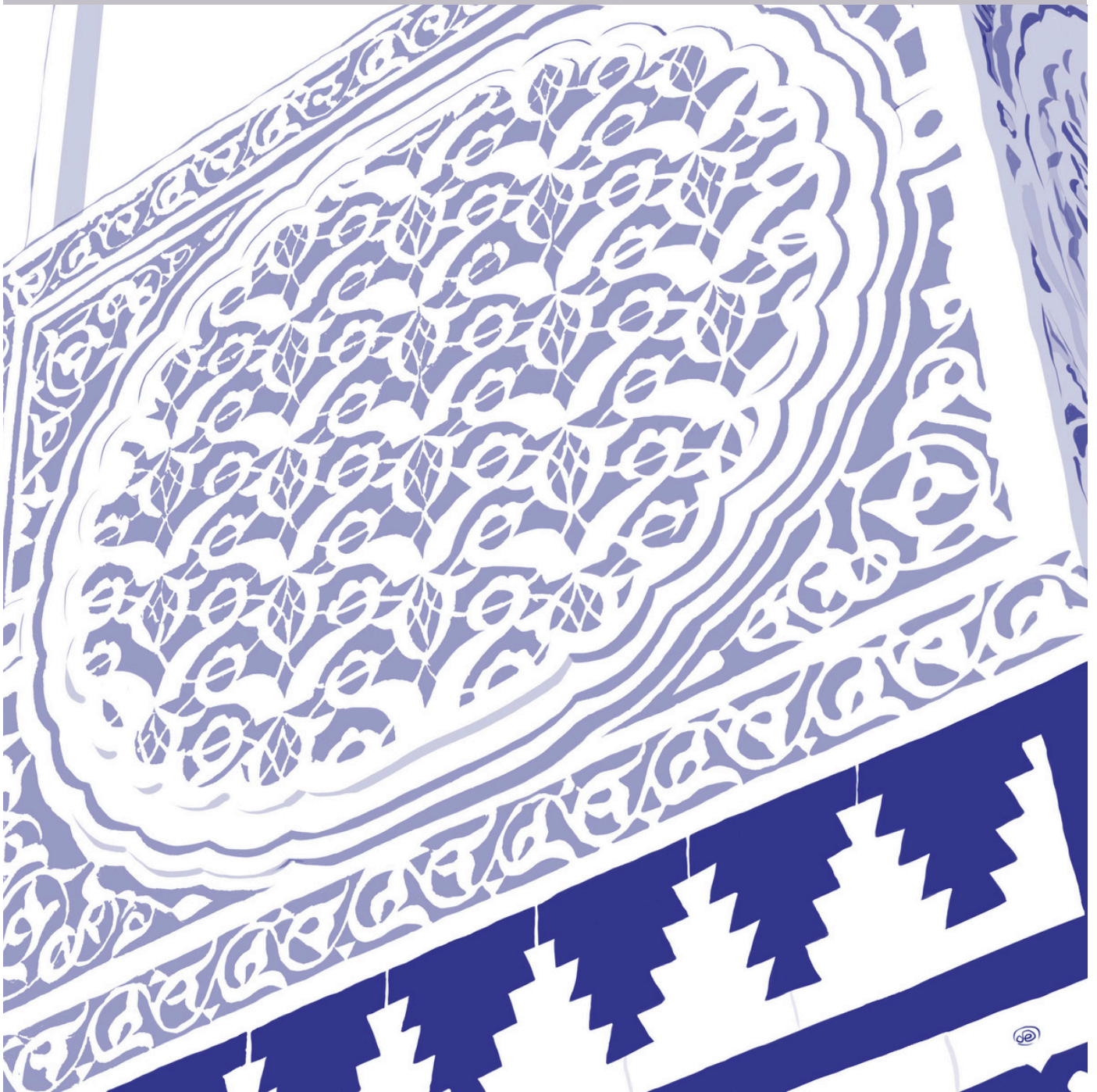
Toujours avec grâce, parfois malice, elle a su créer un style inimitable : les fringants chevaux de Marine Oussedik sont reconnaissables au premier coup d'oeil.

Pour célébrer un quart de siècle de création artistique, j'ai invité un admirateur inattendu de l'artiste cavalière, l'historien Jean-Noël Jeanneney, et une autre plasticienne, connue elle aussi pour son amour des chevaux, la photographe Zsuzsanna Wagenhoffer.



Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON



La citation de la semaine

FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND

“

**Il y a un Dieu. Les herbes de la vallée,
les cèdres de la montagne le bénissent ;
l'insecte bourdonne ses louanges ;
l'éléphant le salue au lever du jour ;
l'oiseau le chante dans le feuillage ;
la foudre fait éclater sa puissance,
et l'océan déclare son immensité.**

L'homme seul a dit :

**"Il n'y a point
de Dieu."**

”

Événements

à venir ou en cours

CONFÉRENCE

"Culture de l'ambiguïté : une autre histoire de l'islam"

Les universitaires Gregory Vandamme et Stéphane Vincent réuniront leurs lectures de l'ouvrage *Culture de l'ambiguïté : une autre histoire de l'islam* (2025, Éditions Fenêtres) signé Thomas Bauer, professeur d'études arabes et islamiques renommé en Allemagne, dans un nouveau Mercredi du Savoir.

 **MERCREDI 6 MAI 2026**
14H-17H

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU PUIITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

 **INSCRIPTION GRATUITE**
GRANDEMOSQUEEDEPARIS.FR

SANTÉ

Nouvelles journées de dépistage visuel en mai 2026

Après le dépistage proposé à l'occasion de la Journée mondiale de la vue en octobre, la GMP, en partenariat avec la fondation OneSight EssilorLuxottica, organise deux nouvelles journées de dépistage visuel le mardi 5 et le mercredi 6 mai à son École nationale Ibn Badis. Ce dépistage est **réservé aux personnes en situation de précarité**, qui n'ont pas accès au 100% santé (sans complémentaire santé, ni mutuelle, ni complémentaire santé solidaire).

 **MARDI 5 ET MERCREDI 6 MAI 2026**
09H30-16H00

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU PUIITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

 **SUR RENDEZ-VOUS UNIQUEMENT**
GRANDEMOSQUEEDEPARIS.FR

ÉVÉNEMENT

"Célébration du cheval arabe" autour de l'œuvre de Marine Oussedik

En cette année de centenaire, la Grande Mosquée de Paris vous invite à redécouvrir la place singulière que le majestueux cheval arabe occupe dans la culture et la spiritualité du monde arabo-musulman, source d'une rencontre entre l'Orient et l'Occident.

Cet événement exceptionnel mettra à l'honneur le travail de Marine Oussedik, artiste de renommée internationale, qui a consacré sa vie et son œuvre aux chevaux, grâce à l'exposition *Chevaux du vent* (du 29 avril au 29 mai 2026) et à des ateliers de dessin qu'elle donnera en mai. Deux conférences, de Xavier Guibert et de François Pouillon, enrichiront encore la découverte du thème.

Retrouvez le programme de l'événement et les moyens de s'inscrire aux activités sur notre site internet grandemosqueedeparis.fr

 **29 AVRIL AU 29 MAI 2026**
TOUS LES JOURS SAUF LE VENDREDI

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU PUIITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

CONCOURS

La Grande Mosquée de Paris crée son concours international de calligraphie arabe

À l'occasion de son centenaire (1926-2026), la Grande Mosquée de Paris crée un concours international de calligraphie arabe afin de célébrer un siècle de rayonnement spirituel, culturel et artistique. Il sera décerné en septembre 2026. **Candidature avant le 31 mai 2026.**

 **SEPTEMBRE 2026**

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU PUIITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

 **CANDIDATURE SUR NOTRE SITE**
GRANDEMOSQUEEDEPARIS.FR



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

CÉLÉBRATION DU CHEVAL ARABE

Exposition des œuvres de
Marine Oussedik



grandemosqueedeparis.fr



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

Exposition
du 29 avril
au 29 mai 2026



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

Les
Mercredis
du Savoir

EDITIONS
Fenêtres

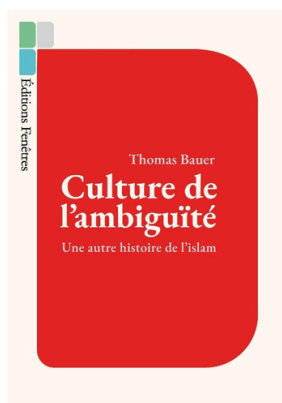
conférence

CULTURE DE L'AMBIGUÏTÉ

Une autre histoire
de l'islam



MER. 6 MAI 2026 18H-20H



UN LIVRE POUR SORTIR DE L'IMAGINAIRE OCCIDENTAL D'UN ISLAM DOMINÉ PAR DES NORMES

Découvrez comment, pendant plus de mille ans, une multitude d'interprétations des textes religieux ont coexisté, sans que cette diversité ne soit perçue comme une menace, mais plutôt le résultat d'une volonté divine. À travers l'étude passionnante de divers éléments culturels et civilisationnels, de la loi aux exégèses du Coran en passant par la poésie, l'intégration des minorités religieuses et des étrangers ou encore le rapport à la sexualité, Bauer démontre la valeur accordée à la plurivocité dans les sociétés arabes musulmanes.

gieuses et des étrangers ou encore le rapport à la sexualité, Bauer démontre la valeur accordée à la plurivocité dans les sociétés arabes musulmanes.



GREGORY VANDAMME

Islamologue, spécialiste de la philosophie soufie

&

STÉPHANE VINCENT

Docteur en histoire médiévale et islamologie



en présence de l'éditeur
MEHMET BALSEVER



GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
Salle Émir Abdelkader
Place du Puits de l'Ermitte 5e ar.



INSCRIPTION GRATUITE
www.grandemosqueedeparis.fr/evenements



grandemosqueedeparis.fr





GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS



ONESIGHT
EssilorLuxottica Foundation

5 & 6 MAI
2026

JOURNÉES DE DÉPISTAGE VISUEL

un **bilan complet** et **gratuit**
dans une **unité ophtalmologique** mobile

TEST
VISUEL



EXAMEN PAR UN
OPHTALMOLOGISTE



CHOIX DE **LUNETTES**
SI NÉCESSAIRE

pour **toute personne** en situation de précarité
et sans accès au 100% santé*

* SANS COMPLÉMENTAIRE SANTÉ, NI MUTUELLE, NI COMPLÉMENTAIRE SANTÉ SOLIDAIRE (CSS)



ÉCOLE NATIONALE IBN BADIS
6 avenue du Président Salvador
Allende, 94400 Vitry-sur-Seine



**INSCRIPTION
OBLIGATOIRE**



grandemosqueedeparis.fr



الجمهورية العربية السورية
جمهورية مصر العربية



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

À L'OCCASION DU CENTENAIRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
1926-2026

SEPT. 2026

1ERE ED.

CONCOURS INTERNATIONAL

de calligraphie arabe

Thuluth | Naskh | Nasta'liq | Diwani | Kufi | Maghribî

CANDIDATURE

AVANT LE 31 MAI 2026



CONCOURS INTERNATIONAL
de calligraphie arabe
GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

grandemosqueedeparis.fr





GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ



1ER CONCOURS INTERNATIONAL de mémorisation du Noble Coran

NOVEMBRE
2026

المسابقة الدولية لحفظ القرآن الكريم

organisé
à l'occasion du centenaire
de la Grande Mosquée de Paris

CANDIDATURE



grandemosqueedeparis.fr



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

Colonies de vacances en

ALGÉRIE

5e édition

2026



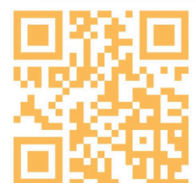
Pour les enfants de 10 à 14 ans
**disposant d'un passeport algérien*

Deux sessions :
11 juillet au 22 juillet 2026
25 juillet au 5 août 2026

Des départs depuis
Paris, Lille, Marseille et Lyon

infos & inscriptions :

COLONIESDZ.FR



infos-colonies
@grandemosqueedeparis.fr











Ph © Guillaume Sauloup



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

